

POSITIONNEMENT ÉPISTÉMOLOGIQUE

2 Positionnement épistémologique

2.1 Qu'est-ce que la géographie ?

Cette question identitaire et existentielle surgit de façon récurrente lorsqu'on est géographe, tant les moments de doute semblent inhérents à notre condition. Parfois on se contente d'une définition, parfois on ressent le besoin de lire ou d'écrire un traité pour épuiser la question. En ce qui me concerne, cette question générale découle d'une autre plus pragmatique : qu'est-ce qu'une thèse en géographie ? Toutes deux ont surgi alors que ce projet était déjà bien avancé, bien mûri dans ses intentions comme dans sa formulation. Puis les doutes ont surgi, fruits de la confrontation entre une formation universitaire orientée et partielle, avec des savoir-faire techniques et un outillage théorique utiles mais vite limités, une pratique professionnelle en milieu tropical et des contradictions qui en sont issues. Les conditions de ma présence dans un pays de la zone intertropicale mises en perspective avec des situations existentielles intenses vécues sur le terrain et l'évolution inédite d'une situation politique ont tôt fait de miner quelques certitudes finalement pas très ancrées. Sans pour autant remettre en cause la problématique et les hypothèses définies pour ce projet, la confrontation au terrain m'a obligé à un recentrage à la fois sur les fondamentaux de la discipline géographique et à une réflexion plus approfondie sur la nature de ce projet en particulier.

2.1.1 Une genèse et un cadre institutionnel

Cette thèse s'est bâtie à partir d'une opportunité, elle-même accompagnée d'une conviction : l'auteur partait dans un cadre professionnel pour un long séjour dans un pays de la zone intertropicale, la Bolivie. Il allait mettre à profit cette opportunité et les fréquentes tournées sur le terrain pour accumuler les éléments constitutifs de son projet de thèse : enquêtes, rencontres, échanges, bases de données exclusives.... Et rien de tel que l'empirique « vérité du terrain » pour étayer une thèse.

Par ailleurs, le cadre professionnel offrait une situation idéale pour faire d'une pierre deux coups. Les fruits de mon travail constitueraient la matière première de la thèse. L'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) m'emploie pour faire de la recherche, mais me

demande aussi de m'impliquer dans des projets d'application auprès de nos partenaires locaux et dans leur formation. L'enchaînement institutionnel dans lequel je m'inscris est le suivant : l'UMR 151, associant l'Université de Provence et l'IRD au sein du laboratoire Population, Environnement, Développement (LPED) abrite l'équipe Migrations, Dynamiques Démographiques et Environnement (MIDDEN) qui lui-même accueille le programme *Approche Intégrée du Développement Régional (AIDeR)*³³. Le programme AIDeR compte aussi sur l'appui institutionnel, matériel et méthodologique du Centre International d'Agronomie Tropicale (CIAT) dont le siège est à Cali, Colombie. Localement, nous avons noué des alliances stratégiques :

- Des collaborations institutionnelles avec les ministères de la planification et de la décentralisation ; avec le *Consejo de Población (CODEPO)*, officine gouvernementale chargé des études et de la prospective en matière de la population ; avec la Préfecture de Santa Cruz pour participer à la définition et à l'élaboration de son Plan d'Aménagement du Territoire ; avec certaines municipalités comme Potosi ou Oruro pour des questions d'aménagement ou des problèmes plus ciblées de pollution.
- Des collaborations académiques avec des universités publiques³⁴ avec lesquelles nous avons développé des formations associées à nos programmes de recherche pour le développement.

Mais entre la vie rêvée d'une thèse modèle et la réalité du terrain, il y a de nombreuses occasions de s'égarer et de perdre le fil d'un projet *a priori* idéal. Les difficultés matérielles (instabilité politique, institutionnelle et sociale, changement fréquent d'interlocuteur, partenariat volatil, blocages institutionnels et blocages routiers, catastrophes climatiques, etc.) sont un peu le lot quotidien des professionnels de l'IRD et paraissent banals. Ils cèdent le pas à des difficultés bien plus difficiles à résoudre et qui sont d'ordre moral, éthique, voire, métaphysique. Immergé professionnellement dans la société locale, l'équilibre entre recherche et actions de développement n'est pas simple à trouver. L'adaptation aux contingences locales

³³ Informations sur le site : <http://www.lped.org/>.

³⁴ Universidad Mayor de San Andrés (UMSA) de La Paz ; Universidad Autónoma Gabriel René Moreno (UAGRM) de Santa Cruz

passé parfois par des chemins inattendus. Ainsi, mes 18 mois de séjour à Santa Cruz ont été encadrés par deux phénomènes naturels aux conséquences catastrophiques. Il s'agit d'abord d'*El Niño*³⁵ qui a sévi sur plusieurs mois à cheval sur les années 2007 et 2008. Les inondations qui ont touché le département de Santa Cruz l'année suivante ont été à peine moins dramatiques. Dans ces conditions, les enquêtes programmées lors de ces périodes se sont transformées en actions d'aide d'urgence aux populations totalement démunies face aux intempéries. Paradoxalement, c'est en ayant en permanence en tête cette question apparemment saugrenue dans ces contextes : *Qu'est-ce que la géographie ?*, que j'ai pu traverser ces périodes bouleversantes sans me perdre, sans trahir la mission confiée par l'IRD (faire de la recherche pour le développement ; proposer des formes originales de recherche-action ; nous impliquer dans la formation dans les pays du Sud), tout en ajustant mon comportement aux situations d'extrême détresse rencontrées.

La question du *contenu* d'une thèse en géographie renvoie à la question sur la *nature* de la géographie. Elle est passionnante comme furent passionnants l'histoire de la discipline et les grands débats qui l'ont jalonnée. Mais on a tôt fait de s'abîmer dans l'insondable profondeur épistémologique d'une science vieille de 2500 ans. Outre d'aider à comprendre en quoi son héritage influe sur notre discours, ce chapitre sert à situer ce travail dans le foisonnement des pratiques et des courants de la géographie contemporaine.

2.1.2 Un héritage passionnant et parfois lourd à assumer

L'héritage dont il est question ici est double, à la fois disciplinaire et philosophique. Qu'est-ce que la géographie a légué aux géographes et qu'est-ce que les géographes ont fait pour la géographie, d'une part ; qu'est-ce que la science occidentale, en particulier les sciences sociales, a imprimé en nous dans son rapport à l'*Autre*, d'autre part ? Plonger dans cet héritage relève d'un souci légitime de savoir d'où l'on vient et d'où l'on parle.

³⁵ El Niño est un phénomène climatique cyclique dû à une élévation de la température de l'Océan Pacifique. Il occasionne des pluies diluviennes dans les tropiques et de sécheresses sur l'Altiplano. Selon un rapport de la Banque mondiale (41069-BO, 2007) El Niño de 2007-2008 s'est soldé par 34 morts et affecté plus de 258460 personnes dans tout le pays. Les pertes matérielles ont été estimées à 443,3 millions de dollars, soit 4% du PIB.

Explorer le passé, dans ses lumières comme dans ses zones d'ombre, n'a de sens que si cela révèle des éléments qui nous aident à construire notre épistémologie personnelle, logée dans une posture collective commune à ceux qui partagent nos conceptions, nos confrères, nos collègues et aussi nos maîtres. Cette recherche passe d'abord par l'examen de quelques jalons historiques signifiants pour cette recherche épistémologique, puis par un regard apaisé sur les rapports de l'Occident avec les autres cultures, constater, à travers le prisme de l'aventure coloniale, leur évolution.

2.1.2.1 La géographie n'est pas coupable

Examinons tout d'abord dans l'histoire de la géographie les quelques repères qui aident à comprendre ce que nos maîtres nous ont transmis, ce qu'ils se sont gardés de nous transmettre, le tout mis en perspective avec le foisonnement de la discipline, dans les thèmes, les problématiques, les méthodes et les outils mis en œuvre. Ce foisonnement est contemporain et peut-être reste-il encore fragile. Ainsi Roger Brunet déclare que « *les géographes ont la science timide* » (Brunet, 1997), déplorant qu'ils soient, dans leur ensemble, timorés à s'inscrire dans les débats épistémologiques contemporains. Par ailleurs, les confidences d'une douzaine de géographes de renom dans un ouvrage collectif (Allemand, 2007) où chacun donne son avis sur l'état de leur discipline³⁶ témoignent d'une certaine retenue généralisée. Si le sentiment de crise est unanimement rejeté, soit dans sa négation, soit dans son dépassement, une majorité de géographes contemporains parmi les plus reconnus posent encore un regard circonspect et pessimiste sur la discipline. Il y a comme une difficulté à être et à se définir comme géographe, en dépit d'un sentiment général de soulagement au fait que la géographie soit revenue dans le giron des sciences sociales et participe activement à ses débats épistémologiques. L'origine de ces problèmes existentiels est sans doute complexe. Nous croyons que l'examen sans complaisance mais sans contrition de son histoire a aidé la géographie à réaliser une mutation salutaire dont nous recueillons, nous qui n'avons pas connu cette période de bouleversements épistémologiques, ses fruits.

³⁶ Comment je suis devenu géographe, par Antoine Bailly, Augustin Berque, Roger Brunet, Paul Claval, Armand Frémont, Valérie Gelézeau, Rémy Knafou, Jacques Lévy, Jean-Robert Pitte, Denise Pumain, Jean-François Staszak et Yvette Veyret.

La géographie française moderne a été portée sur les fonts baptismaux après la défaite de 1870 de la France face à une Prusse mieux organisée et mieux conseillée par ses instruments et ses connaissances géographiques. C'était le diagnostic de l'époque. En ce sens, le célèbre ouvrage d'Yves Lacoste, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* (Lacoste, 1976), au-delà de son caractère provocateur, ne faisait que rappeler une réalité présente dans la conception et le développement de la géographie moderne. Les spécialistes de l'histoire de la géographie soulignent, à l'instar de Paul Claval, qu'il y avait deux fées penchées sur le berceau de la géographie française moderne, le nationalisme et l'impérialisme, et leurs conséquences, le militarisme et le colonialisme. Celui-ci déclare : « *C'est donc la montée du nationalisme français, exacerbée par la défaite, qui explique la place soudain faite à la géographie dans la société française. Les recherches sur l'histoire des sociétés de géographie soulignent, de leur côté, le poids de l'expansion impérialiste* » (Claval, 1998). Vincent Berdoulay consacre d'ailleurs les deux premiers chapitres de son ouvrage *La formation de l'école française de géographie* (Berdoulay, 1981) pour traiter respectivement du nationalisme et de l'impérialisme³⁷ comme thèmes fondateurs de cette école. C'est dans ce contexte géopolitique qu'allait se mettre en place le paradigme étonnamment stable de cette *école française de géographie*, d'abord dans l'imitation du modèle allemand, puis dans l'affirmation d'une spécificité revendiquée.

Certes, nationalisme et colonialisme n'ont pas été les uniques leviers de l'institutionnalisation d'une discipline géographique en France au tournant du XX^e siècle. Le contexte scientifique de l'époque, en particulier les thèses évolutionnistes, lamarckisme et darwinisme ont largement influencé les destinées de la géographie, en particulier la promotion de la géographie humaine. Les géographes français se sont démarqués des thèses de Darwin, qui postule une mutation des êtres et leur impitoyable sélection naturelle. Leur préférence pour le lamarckisme dérive peut-être, à l'instar de la position idéaliste d'Élisée Reclus, de considérations morales autour des notions de coopération et de solidarité dans les efforts d'adaptation des espèces au milieu. Les relations avec les autres disciplines des sciences sociales ont aussi influencé le positionnement de la géographie, en particulier son courant

³⁷ Chapitre 1 : Le défi allemand ; chapitre 2 : Le mouvement colonial.

dominant vidalien. Il lui fallait se démarquer de l'emprise de l'histoire avec laquelle elle a toujours eu partie liée. Le conflit est en revanche plus violent avec la sociologie durkheimienne dont l'expansion, par la morphologie sociale, confina la géographie en marge du champ social et l'obligea à une position défensive en réduisant ses thèmes et ses définitions autour d'une *science des lieux*, une discipline des réalités matérielles, une analyse superficielle des relations homme/milieu (Claval, 1998).

Cependant, la question coloniale est loin d'être épuisée. Nous y sommes confrontés quotidiennement en Bolivie, à travers les fractures géographiques, sociales et politiques qui divisent le pays. Et la discipline géographique est interrogée sur son rôle passé et présent dans le *paradigme colonial*, en tant qu'auxiliaire (aide de camp selon une expression, quelque peu désobligeante) et en tant que théoricienne du colonialisme. Un géographe s'interroge (Clayton, 2007) : « *Est-ce que la géographie est une science colonisatrice par essence, ce qui fait qu'on ne pourrait la sauver ?* ». On remet en cause ses concepts, ses pratiques, ses outils (exploration, cartographie, cadastre, inventaire des ressources, représentation du paysage, géographie politique et régionale, urbanisme, GIS...) parce qu'ils ont servi l'Empire.

Il est bien sûr légitime de mettre à jour, « déconstruire » les discours et dénoncer des situations de domination passées dont l'impact se fait encore sentir, ou des pratiques et des discours actuels dans lesquels l'esprit colonial va se loger là où l'on ne s'y attend pas. Qui n'y souscrirait pas ? Mais quelques contre-exemples montrent que la géographie, comme outil intellectuel, a aussi servi pour « résister contre l'Empire ». On pense à Brian Harley, brillant cartographe au fait de la technologie, des techniques et des méthodes de cartographie les plus sophistiquées mais qui savait comment déconstruire les cartes les plus anodines pour débusquer les systèmes de pouvoir tapis derrière (Gould, Bailly, 1995). Un autre contre-exemple nous est fourni par le célèbre géographe nomothétiste Peter Gould, inventeur de l'expression *New geography*. Il relate comment grâce à son inventivité le géographe S. Openshaw, spécialiste des systèmes d'information géographique, a confondu les statisticiens au service du gouvernement britannique. Il s'agissait de savoir si l'incidence des cas de leucémie d'enfants relevés autour de la centrale nucléaire de Sellafield était due à son activité. Une simple répartition des cas sur une carte ne prouvait rien car, sur le plan statistique, les regroupements de cas n'étaient pas significatifs, concluaient les statisticiens. Openshaw imagina alors un système de grilles à plusieurs résolutions et testa neuf millions d'hypothèses

spatiales. Les résultats (incidence de leucémies en fonction de la distance à la centrale) se révélèrent significatifs quelle que soit la résolution d'analyse. Citons David Harvey qui après avoir fait cet immense effort de théorisation de la *Nouvelle Géographie*³⁸ refuse de s'en contenter et a pris la tête de la contestation radicale³⁹ à cause de potentiel aliénant de cette *géographie nomothétique* pratiquée sans discernement. Citons également William Bunge qui a sacrifié sa carrière de géographe nomothétiste⁴⁰ pour pratiquer une géographie subversive et mettre ses connaissances et son savoir-faire au service des exclus de la ville⁴¹. En ultime exemple de pratique de la géographie contre l'Empire, relatons le coup d'éclat d'Yves Lacoste dénonçant dans les médias le cynisme des Américains qui ont bombardé en 1972 les soubassements alluviaux du Fleuve Rouge au Viêt-Nam pour fragiliser les digues et faire croire à une catastrophe naturelle lorsqu'elles céderont à la saison des pluies (Lacoste, 2008).

De Bacon à Foucault, la relation entre savoir et pouvoir a été explorée et analysée *ad libitum* par les savants et les scientifiques. La géographie, pas plus que les autres sciences, n'échappe aux dangers potentiels d'une telle relation, ni à son emploi erroné pour manipuler, dominer ou détruire. Mais elle n'a pas manqué de « héros », qui l'ont servie et s'en sont servi pour défendre les dominés et les démunis. En ce sens, s'il peut y avoir des géographes critiquables, voire condamnables, la géographie, comme moyen intellectuel de connaissance n'est pas anodine mais elle n'est pas coupable⁴². Elle s'est efforcée tant de fois d'approcher l'idéal du *savoir émancipateur* et de diffuser cet idéal qui traverse l'histoire des sciences et de la philosophie, depuis Platon et sa métaphore de la caverne, jusqu'à nos jours où l'être humain semble toujours incapable d'évaluer les conséquences écologiques de sa présence sur Terre.

³⁸ David Harvey, 1969, *Explanation in geography*

³⁹ David Harvey, 1973, *Social justice and the city*

⁴⁰ William Bunge, 1964, *Theoretical geography*

⁴¹ William Bunge, 1971, *Fitzgerald, geography of a revolution*

⁴² Cette formule inspirée du titre du livre de Paul Krugman, « La mondialisation n'est pas coupable », n'est en rien un ralliement à toutes les thèses pro mondialisation qu'il y défend avec conviction et un talent certain, et sur lesquelles il porte à présent un regard plus critique, crise du système financier de 2008 oblige.

2.1.2.2 *L'héritage colonial ou changer le regard sur l'altérité*

L'histoire de la projection de l'Occident dans le monde est irrémédiablement liée à l'entreprise coloniale symbolisée par la *dispute ou controverse de Valladolid* (Las Casas, 1908), par le dégradant sentiment de supériorité ethnique de Juan Ginés de Sepúlveda et par la grâce raisonnée de Bartolomé de las Casas. Pour défendre la cause des amérindiens, ce dernier adopte une position pragmatique. Son propos n'est pas de critiquer le fait colonial, mais il place le premier garant du système, le roi Philippe II, face à ses responsabilités. « *Puisque Dieu, par sa Providence, a ordonné en ce monde [...] que des royaumes et des provinces soient établis des rois comme pères et pasteurs [...] on ne peut douter de la bonne volonté que les mêmes rois ont d'y faire régner le droit*⁴³ » (Las Casas, 1821). Il appartient donc à Philippe II, qui tient son pouvoir de Dieu, de faire régner l'ordre et la justice sur Terre. Dès qu'il sortira de l'ignorance (en lisant le mémoire sur la destruction des Indes), s'il ne prend aucune mesure pour y mettre fin, il devra répondre de toutes les exactions commises en son nom devant le tribunal de Dieu. Ces rares hommes qui se dressent solitaires, pour défendre une certaine idée de l'humanité et des vertus qui lui seraient inhérentes - justice, dignité, compassion - sauvent en quelque sorte son honneur. Mais, face au consensus, au véritable rouleau compresseur du *paradigme colonial*, que peuvent faire ces sentinelles de la cause humaniste ? Dans le contexte de l'Espagne du XVI^e siècle, il ne vient à l'idée de personne, ni même à B. de las Casas, de contester le bien-fondé de la colonisation du Nouveau-Monde (Las Casas, 1875). Trois siècles plus tard, il s'avère toujours aussi compliqué de tenir un discours anticolonialiste cohérent et porteur. L'expression politique contre la colonisation fut aussi longtemps disparate, difficile et contradictoire et n'a jamais dépassé le stade de l'argumentation morale (Liauzy, 2007). Et les objecteurs de conscience du système, qu'ils s'appellent Bartolomé de Las Casas ou Élisée Reclus n'ont jamais dénoncé que les abus les plus criants sans jamais remettre en cause le principe même du colonialisme et de l'impérialisme (Baudouin, 2003)⁴⁴.

⁴³ Extrait de la version française : *Très brève relation de la destruction des Indes*, mille et une nuits, 1999

⁴⁴ Dans son mémoire de quatorze remèdes pour les affaires indiennes remis en 1516 au Cardinal Cisneros, Bartolomé de Las Casas « leur fait grâce (aux encomenderos) de ce qu'ils peuvent avoir des esclaves noirs ou blancs (c'est-à-dire musulmans), qu'ils peuvent les emporter de Castille... ». Plus tard, à la page 30, chapitre 129

Ma position sur le débat sur le colonialisme est aussi empreinte de pragmatisme : en quoi m'apporte-t-il un éclairage à ma recherche sur le positionnement disciplinaire et scientifique d'où se tiendra mon discours, et en quoi m'aide-t-il à tenir une posture ajustée dans ma relation au terrain bolivien ? En ce qui me concerne, une distance sans cesse « refocalisée » à ce terrain passe par la réflexion sur l'altérité. Edward Said (Said, 2005) résume parfaitement cette réflexion : « *L'esprit du chercheur doit toujours faire activement, en lui-même, une place à l'Autre étranger. Et cette action créatrice d'ouverture à l'Autre, qui sinon reste étranger et distant, est la dimension la plus importante de la mission du chercheur* ». C'est un exercice exigeant, mais d'abord qui est donc *l'Autre étranger* ? Le sociologue Georg Simmel nous livre une piste dans un article tout en nuances (Simmel, 1979). Lorsque nous nous établissons en un lieu pour un temps, nous sommes l'Autre étranger. Nous devenons membre d'un groupe bien qu'aucun lien organique ne nous unit. Une double dimension de distance et de proximité établit une combinaison relationnelle particulière qui donne la couleur des échanges. C'est une situation privilégiée car nous pouvons jouer de cette combinaison. Être attentif sans être mêlé aux partialités, être présent et se tenir à l'écart des particularismes ; nous recueillons parfois confidences et révélations exclusives. Cette relation particulière, Simmel l'appelle *objectivité*. Elle n'est pas sans rappeler le rôle de juge que les villes italiennes de la Renaissance attribuaient aux étrangers car ils étaient libérés des liens familiaux et/ou factieux. C'est aussi le cas d'une certaine tradition clanique en Nouvelle-Calédonie de confier le rôle du chef à un étranger. C'est une situation que l'on perd en tant qu'étranger, lorsque, par exemple pour complaire à notre interlocuteur, nous glissons dans une partialité et déséquilibrons le groupe. L'interaction est possible car nous partageons des caractéristiques (similitudes) qui peuvent être très générales comme d'appartenir à l'humanité.

du Tome 5 de son histoire des Indes, Las Casas se juge « coupable d'inadvertance » et se repent d'avoir pensé qu'il puisse « acheter » la liberté des indiens contre des esclaves noirs. De son côté, Élisée Reclus, pourfendeur du colonialisme, défendit pourtant la colonisation de l'Algérie. Il explique que l'« Afrique mineure » est européenne avec des arguments d'ordre physique dans la Nouvelle Géographie Universelle (« *la partie centrale de la Maurétanie, de cette île de l'occident, qui par sa géologie, de même que son climat et ses produits appartenaient jadis au continent nord [...]* ») et des arguments d'ordre politique et culturel dans L'homme et la Terre (« *C'est aux nations latines et surtout la France, qu'il faut rattacher l'Afrique mineure mais cette contrée est beaucoup plus européenne qu'africaine [...]* »).

Quel rôle a joué la géographie dans l'entreprise coloniale de l'Europe ? Une réponse large est donnée depuis une trentaine d'années par une mouvance fortement institutionnalisée dans le monde académique anglophone. Le *postcolonial*, à l'instar de la mouvance postmoderne dont elle partage le même engouement pour tout ce qui est *post*, est conçu comme une critique du discours idéologique de la modernité, comme une arme théorique globale qui intervient dans les débats existants et résiste à certaines constructions philosophiques et politiques⁴⁵. « *Dans son acception la plus large, l'étude du « postcolonialisme » peut être considérée comme impliquant la plupart des humanités et des sciences sociales, depuis l'anthropologie et la science politique jusqu'à la philosophie, la musicologie, l'économie et la géographie* » (Lazarus, 2006). Dans ce contexte de radicalisation du discours fondée sur une aversion égale aux grands systèmes de discours normés, nommés « grands récits » par les postmodernes (marxisme, structuralisme, etc.) et les mouvements de résistances et de luttes contre la domination coloniale, la géographie est considérée comme une créature du système colonial. La présentation qu'en fait Jane M. Jacobs (Espace (post)coloniaux in : Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines, Belin, 2001) laisse dubitatif et donne une impression de patchwork hétéroclite⁴⁶. La perplexité grandit avec la contribution de Claire Hancock (introduction du chapitre 3 : La géographie postcoloniale) lorsqu'elle cite par exemple Joël Bonnemaïson parmi une liste de « *géographes français [qui] pratiquent la géographie postcoloniale sans en revendiquer l'étiquette* »⁴⁷. Daniel Clayton (Clayton, 2007) souligne aussi le caractère éclectique et l'hétérogénéité conceptuelle des géographies réunies sous

⁴⁵ Neil Lazarus citant Homi K. Bhabha dans : Penser le postcolonial. Une introduction critique. 2006, Éditions Amsterdam.

⁴⁶ « Tout comme il y a une certaine confusion entre les termes de colonialisme et d'impérialisme, il y a prolifération d'usages et de significations implicites attachés au terme de postcolonialisme ». Jane M. Jacobs, chapitre : les limites du postcolonial.

⁴⁷ Le travail remarquable de Joël Bonnemaïson sur le Vanuatu repose sur une immersion complète dans la vie d'un clan de l'île Tanna. Un tel prix payé pour un travail scientifique va bien au-delà de l'empathie. Joël Bonnemaïson a vécu *comme* un Ni-Vanuatu. C'est ce qui a permis cette finesse analytique marquée de ses publications sur la dimension culturelle complexe de ces peuples et de leur perception géographique exclusive (L'arbre et la pirogue ; Les hommes-lieux). Mais une sympathie avec le sujet, fut-elle fusionnelle, ne présume pas d'une idéologie (le postcolonial). La « sympathie » avec son objet d'étude était d'ailleurs un critère défini par Pierre Gourou comme gage de qualité pour faire de la « bonne géographie », avec un sens esthétique sûr sur les paysages tropicaux. Joël Bonnemaïson appartenait à cette école française de géographie tropicale héritière de la géographie coloniale. Le citer parmi les géographes « postcoloniaux » est un contresens qu'il l'aurait sans doute fait sourire.

l'étiquette postcoloniale. Il suggère qu'il s'agit d'un ensemble de pratiques qui consiste à « « décentrer » et à « décoloniser » la pensée et la connaissance occidentales, afin de contester le moule blanc /masculin/bourgeois/eurocentrique de l'establishment intellectuel occidental, et ce faisant de valoriser les expériences et les connaissances des groupes colonisés, marginalisés, exclus ». Il précise en outre que le postcolonialisme peut être défini comme projet thérapeutique ou rédempteur (sans doute pour les blancs/masculins/bourgeois/eurocentriques).

Le travail de Vincent Berdoulay (Berdoulay, 1995) et celui de Claude Liauzu (Liauzu, 2007) sont d'une tout autre portée. Ils dressent un constat précis du rôle des sciences sociales en général dans l'élaboration du paradigme colonial (stéréotypes d'inégale valeur des civilisations, inégalités anthropologiques, etc.). V. Berdoulay souligne le rôle central de la géographie dans l'élaboration et la diffusion des valeurs nationalistes et impérialistes, dans un contexte de compétitions entre les puissances européennes. Claude Liauzu, de son côté, décrit un paradigme colonial tellement puissant qu'il semble qu'une simple objection anticoloniale relèverait du miracle. Pourtant l'anticolonialisme a existé en dépit de la pression de l'Empire pour contrarier son expression. L'auteur nous en dresse les éléments, étudie les acteurs, leurs contradictions, leurs faiblesses, leur humanité, leur évolution et celui du mouvement. Ce sont des documents importants qui démontrent que le manque de nuances que la mouvance postcoloniale reproche à la « science occidentale » n'est pas toujours là où elle le prétend.

Dans *l'Orientalisme* (Said, 2005) et dans *Culture et impérialisme* (Saïd, 2000), Edward Said nous livre, entre autres, cet enseignement : notre production artistique et scientifique plonge profondément dans le paradigme politico-culturel dominant de notre propre culture. Pierre Bourdieu parle d'*inconscient social*⁴⁸ (Bourdieu, 1982) pour expliquer cet étonnant fond mythologique que partagent tous les savants d'une époque, en dépit de leurs désaccords. Même les œuvres les plus visionnaires qui arrivent à sublimer leur contexte culturel et ont

⁴⁸ Ce que parler veut dire, chapitre 3 : La rhétorique de la scientificité : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu. « Montesquieu n'a pas eu besoin d'Aristote, ni de Bodin, ni de Chardin, ni de l'abbé Du Bos, ni de Arburthnot, ni d'Espiard de la Borde, ni de toutes les « sources méconnues » que les érudits n'en finissent pas de découvrir, pour produire les principes fondamentaux de sa « théorie » des climats : il lui a suffi de puiser en lui-même, c'est-à-dire dans un inconscient social qu'il avait en commun avec tous les hommes cultivés de son temps [...] ».

donc vocation à l'universalité, ne peuvent s'en extraire. Y porter éclairage (en avoir conscience si c'est nous qui tenons le discours) n'enlève rien à leur valeur, au contraire, cela contextualise leurs auteurs et les humanise. Bien avant E. Saïd et P. Bourdieu, le sociologue René Zavaleta Mercado avait exploré cet inconscient social des élites politiques et morales de la Bolivie des XIX^e et XX^e siècles ruinées par le darwinisme social, et mis à jour le racisme anti amérindien comme valeur unanimement partagée⁴⁹ (Zavaleta, 2008).

Une ultime question concerne la géographie que l'on pratique dans la zone intertropicale. Y a-t-il lieu de la distinguer ? A-t-elle une spécificité ? Peut-on se contenter d'avancer que les terrains tropicaux sont une occasion pour élargir les domaines d'application de nos théories conçues dans la zone tempérée ? Des géographes ont apporté des éléments de réponse à ces questions de diverses manières.

L'ouvrage *Tropiques, lieux et liens* paru en 1989 est un florilège de textes de géographes de l'ORSTOM (à présent IRD) et de leurs réseaux en hommage aux géographes tropicalistes Gilles Sautter et Paul Péliissier. Cette géographie tropicale qu'ils pratiquent est définie par G. Sautter et P. Péliissier, et leur mentor Pierre Gourou, comme une application à l'étude de l'environnement naturel et des sociétés qui l'exploitent (Péliissier, 1966 ; Avant-propos). C'est une géographie idiographique, fondée sur des monographies, qui se méfie des théories, des modèles. Les analyses se font à grande échelle, les mots-clés sont : terroir, paysage, paysans, systèmes agraires, milieu, lieu. Le terrain est une étape obligatoire, la géographie relève d'une expérience physique, concrète, charnelle avec un lieu, une sorte d'éducation sentimentale qui débouche sur une charge affective et émotionnelle qui laisse une place importante à la dimension du plaisir (Sautter, 1989). L'expérience géographique, à travers cette liaison intime au lieu débouche sur la fidélité à une certaine tradition. La géographie tropicale n'est pas à proprement définie si ce n'est « *qu'il est avantageux et instructif de comparer les domaines tropicaux d'Asie, d'Amérique, d'Océanie et d'Afrique* » (Gourou, 1989 ; préface). P. Gourou

⁴⁹ Le troisième et dernier chapitre de son ouvrage intitulé « El estupor de los siglos » est consacré à l'étude des justifications morales d'une société raciste et excluante à travers l'analyse des textes des intellectuels mineurs ou de grande envergure comme Gabriel René Moréno ou Juan Manuel Pando. Seul Franz Tamayo échappe à la « ruine pure de la pensée » et pratique même un « darwinisme social à l'envers », dotant l'amérindien de valeurs physiques et morales qui ont déserté les blancs (Zavaleta, 2008 ; 160).

précise que les populations du monde tropical se caractérisent par « *un faible niveau d'abondance* » et qu'il appartient aux géographes de rendre « *un service capital aux peuples tropicaux en faisant apparaître que leur pauvreté n'est pas le produit d'une fatalité physique mais résulte de facteurs de civilisation [...]* ». P. Gourou s'est par ailleurs illustré dans la défense de la position coloniale française en Indochine et dans le déni à la population autochtone à son émancipation politique⁵⁰. Son concept de civilisation l'autorise, lors de ses premières leçons au Collège de France, à qualifier la zone tropicale comme impropre à l'instauration d'une civilisation supérieure et donc vouée aux civilisations et économies attardées, l'Asie tropicale constituant l'exception qui confirme la règle (Bruneau, 2000). Ce qui étonne, ce n'est pas qu'une telle approche idiographique de la géographie continue à se pratiquer, mais plutôt qu'il existe encore des géographes qui hiérarchisent les hommes et les sociétés en fonction d'hypothétiques aptitudes civilisationnelles. Bien que n'ayant pas eu de rapport avec cette « géographie des tropiques » telle que l'a définie ce « monument de la géographie française » qu'est P. Gourou (Raison, 2009), il est intéressant de savoir qu'elle s'est épanouie à l'IRD (Ex ORSTOM) dans lequel je m'inscris institutionnellement et professionnellement.

Le recueil de textes *L'Empire des géographes* (Singaravelou, 2007) apparaît épistémologiquement plus ambitieux. Au niveau des concepts et des définitions, Paul Claval y propose trois moments-clés dans le rapport de la géographie occidentale au monde : le temps de la géographie de la découverte ou de l'exploration, puis la géographie coloniale, et enfin la géographie tropicale. C'est une géographie à base de savoirs pratiques, concrets et utiles à l'œuvre coloniale qui se développe, avec force enquêtes, récupération et analyse des savoirs vernaculaires. Cette démarche est fondamentalement restée la même pour les géographes qui travaillent dans la zone intertropicale où les données officielles sont rares et peu fiables. La géographie coloniale, au même titre que la géographie régionale métropolitaine, s'est vue assigner un rôle de redressement national après la défaite de 1870. Or le succès de cette

⁵⁰ Michel Bruneau dresse un portrait de Pierre Gourou dans la Revue française d'anthropologie (n°153, janvier-mars 2000). Parmi d'abondantes citations, ce jugement du maître : « *Il est déplorable de voir des jeunes gens, par ailleurs peu nombreux, se compromettre dans une agitation politique absolument vaine, et reposant avant tout sur une phraséologie qui endort les réflexions personnelles et l'effort original, alors qu'un champ immense s'ouvre à leur activité dans le domaine de la production* » (1936, Les paysans du Delta tonkinois, Paris, EFEO)

dernière, sanctionné par une reconnaissance internationale d'une école française vidalienne, n'a pas entraîné le succès de son homologue colonial. Ce fut au contraire au détriment de celle-ci car elles étaient de fait en concurrence institutionnelle. Les auteurs s'interrogent sur les concepts qui composent le paradigme de cette géographie construite en milieu tropical, qu'elle s'intitule géographie coloniale ou géographie tropicale. Ils ont remarqué qu'elles reposent sur des analyses mésologiques où la question du déterminisme physique⁵¹ est centrale (Singaravelou, 2007). La zone intertropicale est présentée comme insalubre, inculte, impropre à l'essor d'une civilisation, etc. Le questionnement concerne aussi l'articulation entre les trois temps des géographies des tropiques. La géographie des tropiques fut souvent une géographie de seconde main. Elle n'élaborait pas ses données mais travaillait sur du matériau apporté par les acteurs des colonies⁵² (explorateurs, administrateurs, militaires, etc.). L'essor de l'exploration devait moins à la géographie institutionnalisée qu'aux *sociétés de géographies* dont le rôle était de promouvoir la connaissance des pays tropicaux et faciliter les départs. Contrairement à la géographie vidalienne, la géographie coloniale de M. Dubois se voulait utilitaire et connectée à la demande sociale (Zytnicki, 2007). Ce dernier se repliera à Bordeaux devant l'hégémonie de la géographie régionale vidalienne. Quand P. Gourou prendra le relais dans les années 40, le passage entre la géographie coloniale et la géographie tropicale s'effectuera naturellement en douceur, sans rupture ni remise en cause.

L'originalité de l'impérialisme européen ne réside pas dans une certaine avidité, ou une cupidité, ni même dans un sentiment de supériorité ou l'idée de mission civilisatrice. La plupart des empires historiques ont cultivé ces considérations qui accompagnent et justifient leurs conquêtes et leur domination. Cette originalité loge dans un imaginaire spécifique où les Européens ont puisé bien des motivations pour créer de puissantes formes d'expression artistiques, culturelles, économiques et organisationnelles. Paul Claval souligne ce fait en

⁵¹ Si le déterminisme physique, climatique, voire latitudinal, semble une question close pour la géographie française, il constitue encore le soubassement idéologique d'un courant de pensée vivace dans le monde anglo-saxon. L'ouvrage imposant de David S. Landes : *Richesse et pauvreté des nations* (2000), constitue un exemple typique d'utilisation de la « géographie », dans le sens du déterminisme physique, pour expliquer les inégalités et la pauvreté dans le monde.

⁵² Cf. le portrait du géographe fait par Antoine de Saint-Exupéry dans le *Petit Prince* (partie XV). L'auteur brosse le portrait d'un vieux monsieur sérieux, qui recueille son information auprès des voyageurs et réalise des enquêtes de moralité auprès de ceux-ci.

commentant ce qu'il appelle une « méditation de Hegel » : « *L'Europe incarne le présent. L'Orient est la terre du passé et l'Afrique au Sud du Sahara n'est pas encore entrée dans l'histoire. C'est la tâche des explorateurs et plus largement des Européens que de l'y faire entrer* » (Claval, 2007). On pourrait reprendre l'idée d'Hegel sur cette temporalité spatialisée de l'Europe en la couplant à l'exploration de son imaginaire collectif et de ses motivations⁵³.

Il s'est produit deux évolutions majeures dans la pensée occidentale dont les effets psychiques s'imposeront avec plus d'intensité à partir du XV^e siècle. Il s'agit d'abord de la boucle du temps dont le dénouement et le déroulement linéaire n'ont pas pu se réaliser sans une certaine angoisse devant les perspectives vertigineuses ouvertes. Le deuxième changement est la réappropriation de la rotondité de la terre et finalement la complétude de sa mesure au XVIII^e siècle grâce à l'invention du chronomètre de marine. Cet apprivoisement de la rotondité de la terre et la mesure précise du temps possèdent au contraire une propriété apaisante. En Europe on a donc déployé ce prisme linéaire du temps sur la rotondité terrestre fixant ainsi une réalité tangible à ce temps qui s'échappait en couplant temporalité et globe terrestre. À l'Est se trouve le paradis perdu, le berceau civilisationnel où exercer la nostalgie de ses origines. À l'Ouest, l'Europe place son espérance et son avenir en une terre promise. Le reste, Afrique et Océanie, se situe en dehors de cette ligne du temps spatialisé. Une telle disposition a des incidences sur le regard que pose l'Occident sur les autres peuples qu'ils soient situés ou non sur cette ligne. Dans l'Orient, ils seront considérés parfois comme des descendants dégénérés, indignes de figurer sur le tableau idyllique des origines de la civilisation, parfois avec respect comme les berceaux civilisationnels de niveaux comparables à celui de l'Europe⁵⁴. La terre

⁵³ Georg Wilhelm Friedrich Hegel est considéré comme le dernier philosophe à avoir proposé un système philosophique global, support d'une pensée totale. Pour Jeanne Hersch (1981 ; 259) : « *Hegel a construit un système grandiose, le troisième grand système de la philosophie occidentale, après Aristote dans l'Antiquité et Thomas d'Aquin au Moyen-âge* ». De son côté, l'Encyclopedia Garzanti di filosofia précise (2002, 693) : « *Le système qu'il élabore, tendant à l'organisation unitaire des disciplines philosophiques, investit tous les champs du savoir dans une synthèse grandiose* ». Mon propos n'est pas de citer avec désinvolture Hegel, ni de participer à ce débat anachronique sur son racisme supposé (Olivier Pironnet, Monde Diplomatique, novembre 2007 ; Obenga, 1996 : Volney, Cheikh Anta Diop et le Sphinx) mais de tester, d'après une idée du philosophe, une hypothèse sur l'imaginaire européen à travers une temporalité spatialisée.

⁵⁴ Hegel présente la Chine comme un Empire modèle où règne l'égalité parmi les sujets et la méritocratie parmi l'élite administrative, mais pas la liberté indispensable au progrès : « *La dignité est, ainsi, endossée par ceux qui sont les plus dotés en connaissances scientifiques. C'est pourquoi l'État chinois est souvent élevé comme idéal, qui devrait servir d'exemple. [...] Le principe dominant de la Chine est en fait l'égalité. La Chine est l'Empire*

promise prendra souvent l'allure d'une fuite en avant dans l'accumulation matérielle, la domination et l'exploitation des autres, parfois celle des rêves qui se concrétisent dans la construction de communautés utopiques (valorisation de colonies de sociétés paysannes, phalanstères). Quoiqu'il en soit, les communautés humaines autochtones qui vivent dans le *far-west* européen, quelles que soient leurs réalisations passées ou présentes, ne peuvent prétendre au titre de civilisation. Elles devront participer à l'édification de la nouvelle société projetée ou disparaître. Le destin des espaces africains et océaniques, réputés hors-temps ou hors-histoire, dépendent de leurs capacités onirogènes. Sans capacité à faire rêver, comme c'est le cas pour une grande partie du continent africain, ils deviendront des lieux de pillage des ressources et d'exploitation des Hommes. S'ils disposent de cette capacité, ils constituent des havres où l'Occidental ira chercher refuge pour échapper à la tyrannie du nouvel espace-temps longitudinal qu'il s'est créé. Ainsi, Gauguin⁵⁵ ne se rend pas à Tahiti pour retrouver une quelconque origine mais pour échapper au temps. Pour lui comme pour ses contemporains, les origines, ce sont les origines de la civilisation. Le pays du « bon sauvage » est au-delà des origines dans un hors-temps primitivisé. On s'y rend, toujours provisoirement, pour oublier le temps, le temps de la réflexion pour se souvenir d'où l'on vient et le temps de l'effort pour se forger un avenir⁵⁶. Cette temporalité spatialisée de l'Europe explorée dans son imaginaire et ses motivations renvoie à la vision téléologique du monde, à peine remise en cause par la courte parenthèse épicurienne (Épicure, 2006 ; Long, Sadley, 2001), qui a traversé toute

de l'égalité absolue ». L'Inde est considérée comme le pays des merveilles. Puisqu'il y règne la liberté, elle accède à la philosophie : « [...] *La culture artistique des Indiens a été extrêmement valorisée et leur poésie et philosophie sont considérées comme supérieures de celles de la Grèce* ». (Hegel, *Filosofia della storia*, La Nuova Italia, 1975). Traduction personnelle de la version italienne.

⁵⁵ Jean-François Staszak (Staszak, 2008, in : *L'empire des géographes*) reproduit un texte de Pierre Loti (*Le Mariage de Loti*) et souligne les nombreuses références temporelles qui le truffent pour conclure : « *Les termes en italiques manifestent que le voyage en Polynésie est pour le narrateur un voyage dans le temps, vers le passé de l'Humanité. Le mot primitif qui servira à nommer le mouvement artistique à l'origine duquel se trouve Gauguin, est lâché* ». À mon sens, le terme primitif, ainsi que la nature des références temporelles soulignées par J.-F. Staszak (antédiluviennes, période éteinte du lias, âges détruits, rêveries éternelles, restes oubliés de races primitives) ne renvoient pas à un temps mais un hors-temps, non pas à l'histoire mais à la pré-histoire. D'ailleurs, le texte de Loti précise : « [...] *qui vivent là-bas d'immobilité et de contemplation, qui s'éteignent tout doucement au contact des races civilisées (c'est moi qui souligne) [...]* ». Loti déplore donc la mort de ce hors-temps lorsqu'il entrera en contact avec le temps linéaire des « races civilisées ».

⁵⁶ Confinés par la puissance militaire et logistique de l'Angleterre, les Français ont fait de l'Algérie (et dans une moindre mesure de la Nouvelle-Calédonie) leur terre promise, leur *far-west*.

l'histoire de l'Occident avec une étonnante constante et qu'expose Clarence J. Glacken dans son immense fresque historique *Histoire de la pensée géographique*⁵⁷ (Glacken, 2000, 2002, 2005, 2007). Dès les premiers mots de la préface de cet imposant ouvrage, l'auteur pose les trois thèmes fondateurs de la pensée géographique occidentale : La terre créée pour l'Homme, l'influence de la nature sur l'Homme et la civilisation, l'action de l'Homme sur la nature : « *Dans l'histoire de la pensée occidentale, les hommes n'ont cessé de se poser trois questions concernant la terre habitable et leurs relations à elle. La terre [...] a-t-elle été créée intentionnellement ? Ses climats, son relief, [...] ont-ils eu une influence sur la nature morale et sociale des individus, sur la formation du caractère et de la nature morale et sociale de la civilisation humaine ? Au cours de son long bail sur terre, de quelle manière l'homme l'a-t-il changée ?* ».

Enfin, la géographie souffre-t-elle d'une espèce de péché originel, d'avoir été auxiliaire d'une entreprise coloniale de l'Europe, soutenue par une vision linéaire et téléologique du temps ? Dans un petit fascicule publié pour l'UNESCO (Levi Strauss, 1952) Claude Lévi Strauss stipule que, « [...] le péché originel de l'anthropologie consiste dans la confusion entre la notion purement biologique de race [...] et les productions sociologiques et psychologiques des cultures humaines ». Il est vrai que l'anthropologie physique était une discipline reine à la fin du XIX^e siècle et a diffusé profondément dans la société une vulgate raciste associant caractères physiques et aptitudes civilisationnelles, en particulier à travers les manuels scolaires⁵⁸. Si l'on interrogeait les géographes sur ce que serait le péché originel de la géographie moderne, il y aurait sans doute divergence parmi la profession. Pour les uns, il s'agirait d'un problème épistémologique d'ordre « technique » : l'impossible conciliation entre géographie physique et géographie humaine ; d'autres désigneraient sans hésitation

⁵⁷ Titre original paru en 1967 : *Traces on the rhodian shore*.

⁵⁸ « La vulgarisation de l'anthropologie, sa place dans les manuels scolaires, en particulier ceux de Paul Bert, a répandu une vulgate qu'on retrouve dans « Le tour de France par deux enfants » avec cette image célèbre des quatre races, la blanche étant la « plus parfaite » et la noire ayant « les bras très longs ». Claude Liauzu, *L'histoire de l'anticolonialisme en France*, Armand Colin, 2007. L'histoire de ce Tour de France renforce son intérêt en tant qu'instrument de diffusion de cette vulgate faite de renforcement du sentiment national et plus largement de sentiment de supériorité des Européens sur le reste du monde. Publié sous pseudonyme énigmatique (G. Bruno) et longtemps attribué à son dernier mari, c'était en fait l'œuvre d'Augustine Fouillée, qui connut un succès de masse avec 8,5 millions d'exemplaires diffusés au total.

l'école vidalienne, ses notions de possibilisme et de genre de vie, sa définition comme science des lieux qui exclut la référence épistémologique du social ; d'autres encore évoqueront le rôle central de la géographie dans l'entreprise coloniale, en tant que son précieux auxiliaire et son théoricien zélé. Le péché originel de la géographie moderne ne serait-il pas tout cela à la fois ? Service zélé aux États-nations impériaux dans leurs pires œuvres nationalistes et colonialistes qui ont ravagé le globe durant le XX^e Siècle (deux guerres mondiales, génocides, asservissements, etc.) et enfermement disciplinaire sclérosant ?

Ce voyage historique au cours duquel nous avons mis à jour et récupéré, bon gré mal gré, notre héritage culturel et scientifique, aura permis d'y voir plus clair sur le lieu d'où nous tenons notre discours. Une objection serait que l'on aurait pu en faire l'économie dans une thèse de géographie car il est commode de penser que depuis l'avènement de la *Nouvelle Géographie*⁵⁹, notre pratique est en rupture épistémologique avec la géographie classique, son paradigme vidalien ou colonial, ses présupposés néo-lamarckiens, son approche inductive, ses méthodes descriptives et son idéologie teintée d'*a priori* civilisationnels, et qu'il peut glisser dans les oubliettes de l'histoire. Mais, d'une part il est nécessaire de mettre à jour les différentes facettes (dimension institutionnelle, culturelle et historique) qui sous-tendent tout discours à vocation scientifique. D'autre part la cécité historique laisse la porte ouverte à la révision et à la manipulation de l'histoire par tout groupe de pression capable d'y tailler une mémoire ajustée à ses propres besoins.

Il est temps de poser le cadre épistémologique actuel, et plus précisément notre grille de lecture, sur lequel bâtir notre projet. Il y a de nombreuses façons d'aborder ce cadre épistémologique. Une première dimension consiste à chercher un regard extérieur, par les relations avec les disciplines voisines comme l'histoire ou la sociologie à travers leur propre réflexion épistémologique, ou recueillir des réflexions sur les points de vue des grands textes théoriques (histoire des sciences, philosophie). L'autre dimension est le regard que les géographes posent sur leur propre pratique. Il s'agit d'analyser les pratiques des géographes, explorer leurs savoir-faire (Claval, 2001). Une autre perspective interne cherche à fonder une

⁵⁹ Terme proposé par Peter Gould pour désigner la géographie qui fonde sa pratique sur les modèles et l'approche quantitativiste. Nous discuterons de la Nouvelle Géographie au chapitre suivant.

géographie théorique et une pratique normative de la discipline (Brunet, 2001). Une fois dégagé notre cadre épistémologique, nous expliciterons quelques notions et concepts de la géographie ou qui regardent directement le thème de cette thèse.

2.1.3 Épistémè comme regard critique sur la discipline

2.1.3.1 *L'influence du contexte scientifique – Avatars épistémologiques d'une science ancienne*

La géographie moderne française a longtemps vécu en vase clos. Cette géographie dite classique était peu intéressée par la critique sur ses pratiques, ni par la réflexion sur les conditions de production de ses savoirs et les procédures de vérification et de légitimation de ses discours (Raffestin, Lévy, 2005). Elle était en outre rétive à la théorisation, se méfiait du monde des idées et entretenait des relations difficiles avec les autres disciplines. Telle était cette géographie de l'école régionale vidalienne et de sa concurrente mineure, la géographie coloniale/tropicale. Bien que cette géographie semble une géographie du passé, il en est resté une certaine difficulté dans la profession à se confronter avec la théorie et le monde des idées. Des géographes revendiquent encore cette aversion pour les « *spéculations intellectuelles trop théoriques, préférant les problèmes concrets*⁶⁰ ». Cette géographie sensuelle qui fait la part belle à l'observation, esthétisante à l'occasion, continue son bonhomme de chemin sans se préoccuper des modes, des ruptures épistémologiques et des changements de paradigmes. Cette habitude d'ignorance de ce qui se fait ailleurs s'accompagne d'une certaine réciprocité. La géographie n'a généralement pas bonne réputation auprès des autres disciplines.

C'est dans ce contexte que dans les années 50 se produit une rupture épistémologique qui va remettre à jour « une des tensions les plus constantes de la géographie [...] qui oppose une méthodologie singularisante et une méthodologie universalisante » (Robic, 1995). Cela se passe aux États-Unis où l'approche idiographique prônée par Richard Hartshorne (Hartshorne, 1939) exposée dans son ouvrage *The nature of geography* est adoptée unanimement comme une évidence. Cette position est ébranlée par F.K. Schaefer (Schaefer, 1953) qui dénonce ce

⁶⁰ Jean-Robert Pitte, *Comment je suis devenu géographe*, 2007, sous la direction de Sylvain Allemand.

qui constitue le titre de son ouvrage : *Exceptionalism in geography*. Une génération de géographes (W. Bunge, D. Harvey, P. Gould, P. Haggett, etc.) s'engouffreront dans la brèche et lanceront la vague de la Nouvelle Géographie qui se fixera comme un nouveau paradigme, avec pour objectif la recherche de lois spatiales, en privilégiant l'outil mathématique et statistique et les modèles. Cette approche normative est popularisée en France par le Groupe Dupont à travers les Géopoints.

Le travail de théorisation de la Nouvelle Géographie est encouragé par la diffusion des thèses néopositivistes et par les théories de Karl Popper sur la logique de la recherche scientifique (Popper, 1973). Avec ses propositions sur la falsifiabilité (ou réfutabilité) et la testabilité des théories, les méthodes déductives et hypothético-déductives font leur entrée en géographie. *A contrario*, sa critique de l'induction (Popper, 1974) nous enseigne aussi pourquoi les choix épistémologiques de nos aînés (théorie néo-lamarckienne plutôt que darwinisme, induction plutôt que déduction⁶¹) les ont amenés à des limites qu'il fallait dépasser. Mais le mouvement de balancier entre singularité et universalité, qui caractérise la géographie, s'est réamorcé puisque le projet normatif de la Nouvelle Géographie, à peine théorisé, est remis en cause, d'une part par l'approche radicale fondée sur le marxisme, d'autre part par l'approche humaniste qui puise ses sources d'inspiration essentiellement dans la phénoménologie, l'espace vécu ou les représentations. Il s'ensuivra une bonne décennie d'affrontements passionnés suivie d'une période de conflits de basse intensité. Mais il n'y aura plus jamais de paradigme dominant car les nouvelles approches se sédimentent sans chasser la précédente. On assiste, depuis les années 80 à une inflation des nouveaux paradigmes (présentés comme tels), surtout en provenance des États-Unis, les derniers en date profitant de la mode des « post » (poststructuralisme, postcolonial, postimpérialisme, postmodernisme). Bien plus que

⁶¹ Karl Popper, *La quête inachevée*, 1974. Dans le chapitre XXXVII : Le darwinisme comme programme de recherche métaphysique, l'auteur expose : « *Il me semble que le darwinisme est dans la même relation avec le lamarckisme que :*

Le déductivisme	avec	L'inductivisme
La sélection	avec	L'instruction par répétition
L'élimination critique de l'erreur	avec	La justification

Le caractère logiquement intenable des idées situées à droite de ce tableau fournit une sorte d'explication logique du darwinisme ».

la mise en évidence des *seuils épistémologiques* par Gaston Bachelard qui marque un arrêt à l'accumulation d'une période scientifique, c'est le travail de l'historien des sciences Thomas Kuhn qui a sans doute contribué à instaurer une mode des ruptures et des « paradigmes » en géographie (Kuhn, 1983).

Derrière la complexité apparente due à la multiplication des courants qui semblent introduire des forces centrifuges dans la discipline géographique, il apparaît important de faire l'analyse de ce qui réellement sépare les géographes et ce qui au contraire est gage d'une certaine cohésion disciplinaire. C'est ce que je tenterai dans le chapitre 2.1.4, après avoir exposé l'influence de la philosophie des sciences sur l'évolution épistémologique de la géographie.

2.1.3.2 L'influence de la philosophie de la science

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment, en dépit d'un superbe isolement, la géographie moderne française subissait l'influence du contexte scientifique global. Mais la multiplicité des références et le foisonnement des pratiques des géographes contemporains montrent qu'ils sont devenus perméables aux débats sur la nature de la science. Un des enjeux majeurs est la discussion sur l'unité ou la multiplicité de la science, en particulier sur la place des sciences humaines. Doivent-elles se fondre avec l'approche et les méthodes des sciences physiques et des sciences de la nature, ou revendiquer un statut à part ? De par son histoire millénaire et son double grand écart (entre les sciences physiques et les sciences de la nature au cours du XVIII^e siècle, puis entre les sciences naturelles et les sciences sociales au tournant du XIX^e et du XX^e siècle) la géographie est doublement concernée par ce débat.

Nous nous en tiendrons aux environnements épistémologiques de la philosophie de la science qui ont aidé à la sortie de crise de la géographie française vers le milieu du XX^e siècle, d'abord en consolidant la *Nouvelle Géographie* nomothétique après sa révolution, puis en fournissant des arguments aux approches radicales et humanistes, enfin en permettant l'épanouissement de multiples courants.

2.1.3.2.1 L'orientation néo-positiviste et l'objection poppérienne

Le XX^e Siècle a vu se structurer une puissante orientation en philosophie des sciences portée par des cercles de savants de multiples disciplines. Le *Cercle de Vienne* est celui qui a créé la synergie nécessaire à la concrétisation d'une des deux orientations (l'autre étant la phénoménologie) qui ont marqué la philosophie des sciences. Les mots-clés empirisme,

positivisme et logique s'associent selon les auteurs pour désigner ce courant : empirisme logique, néo-empirisme (Montenot, 2002 : 471) ; positivisme logique (Popper, 1974 : 118) ; néo-positivisme (Laugier in Wagner, 2002 : 1013).

S'appuyant sur les progrès de la logique, de la mathématique et de la physique, le programme du Cercle de Vienne propose une épistémologie fondée sur l'analyse logique des énoncés en les soumettant au critère *vérificionniste* du sens. Énoncé protocolaire, logique inductive et vérification par l'expérience sont les trois piliers de l'empirisme viennois qui rejette la partie métaphysique de la philosophie comme dénuée de sens.

Karl Popper partageait la conception néo-positiviste des membres du Cercle de Vienne, mais avait sa propre idée sur la méthode de démarcation entre science et non-science. Il rejette la logique inductive et la vérification au profit de la logique hypothético-déductive et de la *falsification* (Popper, 1981 ; 109).

Suite à l'objection poppérienne, le modèle conceptuel dominant de la science reste positiviste : elle est réaliste, cumulative, se fonde sur l'expérience (empirie), les hypothèses et la théorie ; elle se démarque des autres activités et croyances humaines ; elle utilise une terminologie et des concepts précis et suit une méthode hypothético-déductive. C'est cet ensemble apparemment cohérent que Thomas Kuhn va remettre en cause.

2.1.3.2.2 *Les thèses de Thomas Kuhn : logique et révolutions scientifiques*

T. Kuhn va introduire l'idée d'un processus moins linéaire qui consiste en périodes accumulatives, qu'il nomme *science normale*, entrecoupées de périodes de crises et d'incertitudes faites de ruptures, voire de révolutions. Il introduit le concept de *paradigme*, sorte de consensus théorique et pratique et culturel partagé par une communauté scientifique.

T. Kuhn introduit la thèse de l'*incommensurabilité* qui signifie l'incompréhension entre les communautés scientifiques pratiquant des paradigmes différents. Cette thèse, mal comprise ou mal interprétée, introduit des éléments centrifuges aux seins de disciplines les plus cohérentes. Qu'est-ce qui distingue les géographes entre eux : les thèmes traités (exemple : le système des villes rhénan, le système agraire du village de Sob au Sénégal), les approches (idiographiques et nomothétiques), le vocabulaire (exemple : terroir et finage), les méthodes (qualitatives et

quantitatives), les concepts (exemple : espace et territoire), les matrices conceptuelles (néopositivisme, marxisme, individualisme méthodologique) ?

2.1.3.2.3 *L'École de Francfort : Théorie critique de la domination et possibilités émancipatrices du savoir*

La critique radicale de la géographie puise ses arguments dans l'œuvre sociologique, économique et philosophique de Karl Marx. Les savants de *l'École de Francfort* en donnent une relecture critique susceptible de supporter une recherche sociale qui privilégie une certaine autonomie des sciences sociales autour du thème du *savoir émancipateur*. Mais l'avènement des totalitarismes en Europe et l'analyse de la société américaine qui les accueille réduisent leur optimisme sur les possibilités émancipatrices du savoir. Reste la critique de la société et la mise à jour des racines de ses formes modernes d'oppression, ainsi que le lien entre la domination de la nature et la domination des hommes. Ainsi, la lecture de *La dialectique de la raison* (Horkheimer, Adorno, 1974) dévoile des tableaux de la société empreint d'un profond pessimisme aux allures visionnaires.

Dès les années 40, Max Horkheimer et Theodor W. Adorno dressent un sombre tableau d'une « activité scientifique moderne [dont] la rançon des grandes inventions était une décadence croissante de la formation théorique ». Selon eux, l'aliénation des masses, par les despotismes (politiques ou économiques) vient de la faiblesse de l'intelligence théorique contemporaine, faiblesse qu'ils tentent, presque désespérément, de combler. Le pessimisme des auteurs se reporte sur la Raison elle-même, qui semble régresser dans l'idéologie et la mythologie. La domination des régimes totalitaires va faire place à l'aliénation par le marché. Ils écrivent : « Mais l'esprit ne peut survivre lorsqu'il est défini comme un bien culturel et distribué à des fins de consommation. La marée de l'information précise et d'amusements domestiqués, rend les hommes plus ingénieux en même temps qu'elle les abêtit » et prédisent que les grands groupes industriels remplaceront les groupes fascistes dans la domination, l'oppression et l'aliénation des masses.

2.1.3.2.4 *Phénoménologie, existentialisme et humanisme*

La géographie nomothétique a sensiblement évolué sous la critique radicale marxisante, mais les attaques de la part de géographes humanistes ont constitué une véritable rupture dans la discipline. La Géographie humaniste mobilise souvent la phénoménologie de Edmund

Husserl et l'existentialisme de Martin Heidegger pour s'élever contre ce qu'elle considère comme « [...] la dictature intellectuelle de méthodes quantitatives de la nouvelle géographie sur tout autre forme de pensée dans la discipline » (Sanguin, 1981). Cette réaction est l'écho d'une orientation épistémologique globale qui s'élève contre ce qu'elle considère comme un fourvoiement du projet philosophique avec l'évacuation de la métaphysique. Les géographes citent abondamment Yi-Fu Tuan (15 références dans l'article de A.-L. Sanguin, 1981) ou Anne Buttimer, considérés comme les pionniers de la géographie humaniste. Les auteurs contemporains qui rencontrent le plus de succès s'appellent Armand Frémont, Augustin Berque et Paul Claval, auteur prolifique de la géographie sociale et culturelle.

2.1.3.2.5 L'épistémologie « à la française »

Ce sont des milieux scientifiques anglo-saxons qui trouvent un air de famille entre des auteurs aussi divers que Jacques Derrida, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard, mais aussi Gaston Bachelard, Georges Canguilhem⁶² et Michel Foucault. Mais la *french touch* en matière d'épistémologie, recouvre des réalités fort différentes et même opposées. Les éléments qui résument le mieux ces différences sont d'une part la position de Gaston Bachelard⁶³ et d'autre part, celle de Jean-François Lyotard⁶⁴. Si le premier introduit un « relativisme modéré » dans la pratique scientifique, son projet reste toutefois dans le cadre du modernisme et l'idéologie du progrès. Le second en revanche sort de ce cadre pour adopter une posture postmoderne fondée sur un relativisme global et radical.

Arrêtons-nous un instant sur l'apport de Gaston Bachelard en matière d'épistémologie. Il conçoit l'activité scientifique comme un *projet* et non comme un *constat*. C'est avant tout un programme normé et consensuel de résolution de problèmes. Il ne s'agit pas de regarder autour de soi et de rendre compte, mais bien de se forger des capacités de problématisation

⁶² Canguilhem G., 2006, La connaissance de la vie, Librairie J. Vrin, Paris

⁶³ Bachelard G., 2004, La formation de l'esprit scientifique, 256 pages, 1^{ière} édition en 1938, Vrin, Paris.

Bachelard G., 2009, Le nouvel esprit scientifique, 183 pages, 7^e édition, 1^{ière} édition en 1934, Quadrige/PUF, Paris.

⁶⁴ Lyotard J.-F., 1979, La condition postmoderne, 109 pages, Les éditions de minuit, Paris.

(posséder un *sens du problème* selon G. Bachelard) et de mettre en place des processus ou un programme pour résoudre les problèmes identifiés. Sans question à résoudre, point de science et les résultats participent à la mise en place de normes évolutives.

Le principal concept que G. Bachelard introduit est *l'obstacle épistémologique*, qui naît de la pratique même de la science ainsi que des autres pratiques sociales. Des dimensions multiples et complexes de ce concept, apparaît la notion de *rupture épistémologique* destinée à surmonter l'obstacle. Mais contrairement à la position de T. Kuhn, la rupture bachelardienne n'implique pas de faire table rase du passé et la notion *d'incommensurabilité des paradigmes* lui est étranger. Bachelard préconise de fuir les usages, les habitudes, les évidences fondés sur des lieux communs qui forment le soubassement des symboles collectifs et des stéréotypes.

Si nous suivons G. Bachelard dans son raisonnement, ça serait les valeurs culturelles même de chaque société qui constitueraient la principale source des obstacles épistémologiques à la science. En effet, dans la vie ordinaire, les opinions et les certitudes partagées sont forgées pour obtenir un consensus utile à la sécurité matérielle, psychologique et affective des membres d'un groupe. Ils forment des môles culturels autour desquels s'agglutinent les individus et les institutions. Un laboratoire de recherche n'échappe pas à ce processus. Mais pour qui souhaite pratiquer la science selon Bachelard, il faut faire sauter ces môles, sortes de complexes socioculturels sans doute utiles à la vie ordinaire mais qui deviennent des obstacles épistémologiques à la vie scientifique. La vision discontinuiste de G. Bachelard concerne deux niveaux de rupture :

- La rupture entre la pensée ordinaire (les opinions, les stéréotypes, les habitudes) et la pensée scientifique (la capacité de problématisation renouvelée)⁶⁵.
- La rupture due à une mutation de la pensée et à des révolutions spirituelles à cause de refontes régulières et totales des systèmes de savoir, essentiellement par la pratique de

⁶⁵ G. Bachelard (2004, p.286) : « À notre avis, il faut accepter, pour l'épistémologie, le postulat suivant : l'objet ne saurait être désigné comme un « objectif immédiat » [...]. Il faut donc accepter une véritable rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique. ». (2004, p.16) : « On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. »

la science. Les scientifiques sont les premiers concernés car ils doivent reconstruire régulièrement leur raison mise à mal par les refontes du savoir.

L'épistémologie de G. Bachelard n'inspire pas beaucoup les géographes, corporation qui a du mal à se départir d'une attitude empiriste et réaliste⁶⁶. Son constructivisme affiché⁶⁷ et sa notion d'obstacle épistémologique posent des difficultés aux géographes. Elle met en cause ce qui constitue en quelque sorte un fonds de commerce de la géographie, à savoir le sens de l'observation : « *La première expérience ou, pour parler plus exactement, l'observation première est toujours le premier obstacle pour la culture scientifique. En effet, cette observation première se présente avec un luxe d'images ; elle est pittoresque, concrète, naturelle, facile. Il n'y a qu'à la décrire et à s'émerveiller. On croit alors la comprendre.* » (Bachelard, 2004 : 22-23). Mais c'est sans doute la place réservée à l'espace dans la pensée de G. Bachelard qui rebute le plus les géographes : Dans le discours préliminaire de l'ouvrage *La formation de l'esprit scientifique*, l'espace est considéré tout simplement comme le premier des obstacles épistémologiques !

Pourtant l'épistémologie bachelardienne devrait être d'un grand secours pour la géographie ne serait-ce que par son inscription dans un *relativisme modéré* et nous préserve de deux types d'excès : l'excès de *scientisme* lorsque la pensée positive nous mène à adopter des postures radicales et quelque peu hermétiques sur les critères de définition de la science ; l'excès de relativisme, ou *relativisme radical*, qui remet en cause les hiérarchies dans les activités humaines et les valeurs attribuées aux résultats des activités scientifiques.

2.1.3.2.6 *Y a-t-il une spécificité des sciences humaines et sociales – et de la géographie – du point de vue épistémologique ?*

⁶⁶ G. Bachelard critique la « méconnaissance réaliste » en ces termes : « Le lieu apparaît comme la première des qualités existentielles, la qualité par laquelle aussi toute étude doit finir pour avoir la garantie de l'expérience positive. » (Bachelard, 1971-2001, p. 33).

⁶⁷ G. Bachelard (1996, p. 16) : « Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »

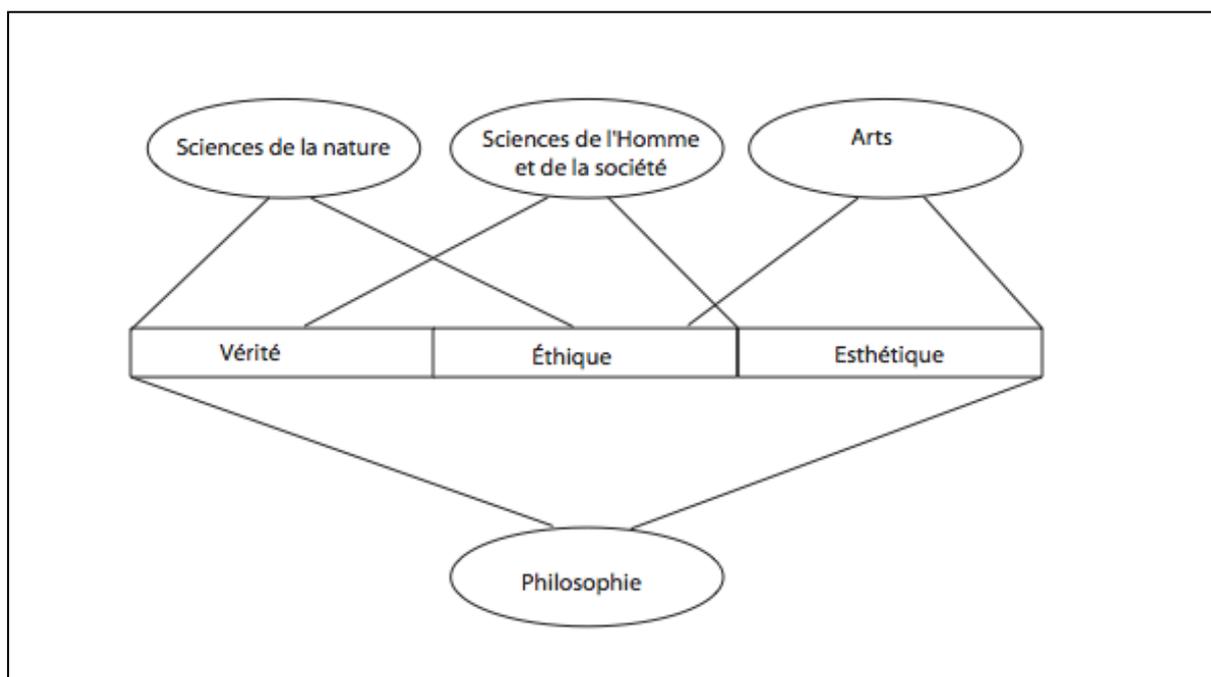
L'existence d'un débat sur l'unicité et la spécificité des sciences humaines sous-entend la domination d'un modèle que sont les sciences de la nature⁶⁸. Le prestige dont bénéficie la science physique auprès de l'ensemble de la société, détermine une fascination vis-à-vis du modèle hypothético-déductif et nomothétique, encadré par l'outil mathématique et orienté sur la prédictivité. À la suite des considérations de l'historien et philosophe Wilhelm Dilthey sur les sciences de l'esprit, on a coutume d'avancer que pour les sciences de la nature, il s'agit de chercher l'explication des choses, des phénomènes et des processus, alors que pour les sciences de l'Homme et de la société, on cherche à les comprendre et à les interpréter.

À la suite de W. Dilthey, on pourrait aussi suggérer que *grosso modo*, les sciences de la nature se concentrent sur la recherche du vrai, les sciences de l'Homme et de la société s'occupent plus volontiers de la recherche du bien et du sens, tandis que l'art est l'activité par excellence de la recherche du beau. La figure 2.1 : *Champs des activités cognitives et intellectuelles*, montre qu'il y a interférence entre les champs d'activité, en particulier entre les sciences de la nature et les sciences de l'Homme et de la société. Ainsi, bien qu'il puisse exister des scientifiques de la nature qui puissent s'adonner exclusivement à la recherche de la vérité, et on ne leur tiendrait socialement pas rigueur, il en est de plus en plus qui introduisent la dimension éthique dans leurs activités de recherche. De même, il existe des praticiens des sciences sociales pour affirmer que la vérité n'étant qu'un concept historicisé et spatialisé, elle n'entre pas dans leur champ d'intérêt. C'est une position nettement plus inconfortable que le cas des scientifiques de la nature qui estiment que l'éthique n'est pas de leur ressort. En effet, il est difficilement concevable que les sciences de l'Homme de la société ne s'occupent que de la dimension éthique (ou exclusivement de la recherche de la vérité d'ailleurs, comme l'a prétendu la Nouvelle Géographie au début de sa révolution). Nous sommes sans doute au cœur de ce qui fait la spécificité des sciences sociales, elles doivent chercher en parallèle le vrai et le bien, s'occuper de vérité et d'éthique, faire cohabiter intuition et précision, mettre en perspective la justesse et la justice. De son côté, l'art pourrait se contenter, sans qu'on lui en

⁶⁸ Lena Soler, physicienne et épistémologue, dans *Introduction à l'épistémologie* interroge en guise de titre de chapitre : « *La physique est-elle la norme de toute science digne de ce nom ?* ». La réponse concernant les sciences de la nature et les sciences humaines est nuancée. La méthode expérimentale, spécifique à la physique, peut s'appliquer aux sciences de la nature, mais l'expérience modifie l'objet ce qui met à mal sa reproductivité. Quant aux sciences humaines, l'auteure milite pour un pluralisme méthodologie qui respecte leurs spécificités.

tienne rigueur, de la dimension esthétique, dans son activité. Mais, il est de bon ton que l'artiste s'engage ou même recherche la vérité comme critère esthétique.

Figure 2.1 : Champs des activités cognitives et intellectuelles



Sources : élaboration personnelle

Dans ce dispositif, la philosophie est une activité à part, globalisante. Elle embrasse tous les champs des activités cognitives et intellectuelles. Les philosophes ont bien sûr un débat sur la nature, le statut et l'étendue de leurs champs d'activité⁶⁹. Nous ne devenons pas tous philosophes parce que nous nous intéressons aux conditions de génération de la connaissance dans notre discipline. En revanche, lorsque qu'un éminent scientifique comme Gaston Bachelard réfléchit à l'activité scientifique et extrascientifique, la portée de son message en fait un philosophe à part entière.

⁶⁹ Gilles Deleuze et Felix Guattari, dans *Qu'est-ce que la Philosophie* (1991), un texte abscons qui fait l'impasse plutôt sur l'accessibilité, soutient que la philosophie est l'unique activité cognitive à créer des concepts, à l'exclusion de la science qui n'opère non pas par concepts mais par fonctions.

L'idéal de scientificité fondée sur la trilogie procédurale expérimentation – mathématisation – prédiction et sur le modèle *nomothético-déductif* est difficilement tenable pour les sciences de l'Homme et de la société. W. Dilthey va ouvrir la voie d'une diversification méthodologique en théorisant les spécificités des sciences de l'Homme et de la société vers la fin du XIX^e siècle. Un demi-siècle plus tard, M. Horkheimer (Horkheimer, 1974 : 18-19), déplorant que « *les sciences de l'homme et de la société s'efforcent de suivre l'exemple des sciences de la nature et de leurs succès* » et qu'elles soient obligées « *d'imiter, tant bien que mal, les sciences de la nature dont un destin plus fortuné met l'utilité pratique au-dessus de toute question* », militera pour leur autonomie complète s'appuyant sur une « théorie critique ». L'auteur estime que « [...] *ce n'est pas dans les sciences de la nature, fondées sur la mathématique présentée comme Logos éternel, que l'homme peut apprendre à se connaître lui-même ; c'est dans une théorie critique de la société telle qu'elle est, inspirée et dominée par un souci d'établir un ordre conforme à la raison* » (Horkheimer, 1974 : 28). Cette apologie s'oppose à l'empirisme logique qui cherche à unifier la science, évidemment sous sa propre bannière. Il en résultera un clivage entre la « vraie science » et les « humanités » et le fossé qui les sépare ira en s'élargissant tout au long du XX^e siècle. Une telle fracture, d'origine méthodologique, traverse les disciplines et la géographie, en tant que science plurimillénaire, porte en elle les stigmates d'une double rupture sciences formelles (physique/mathématique) – sciences de la nature – science de l'Homme et de la société.

Très récemment, Immanuel Wallerstein, en théoricien et contempteur du système-monde capitaliste, prétend même qu'une telle séparation fait partie d'une stratégie délibérée de l'Occident pour imposer trois concepts destinés à justifier sa conquête du monde : *l'universalisme scientifique*, fondé sur les sciences de la nature ; le *droit d'ingérence*, qui permet de s'imposer partout dans le monde ; le *particularisme essentialiste*, prélude à une justification d'une hiérarchie entre les peuples⁷⁰ (Wallerstein, 2006).

⁷⁰ Cf. chapitre 1.2.2. Discussion sur le colonialisme et l'altérité.

Le divorce entre les deux types de cultures scientifiques atteint son paroxysme dans les années 90 avec l'affaire Sokal-Bricmont⁷¹. Le canular d'Alan Sokal et ses conséquences sont symptomatiques de l'isolement des disciplines et du degré d'incompréhension auquel chaque culture scientifique était parvenue, chacune vis-à-vis de l'autre. La mise au point du philosophe Jacques Bouveresse (1998) me paraît salutaire en ce qu'elle désamorce l'esprit de corps que prenait de plus en plus la teneur de la polémique (sciences sociales contre sciences physiques, scientifiques français contre scientifiques américains, etc.)

Tous ces avatars n'ont au fond que peu changé les rapports de force entre les cultures scientifiques. Dans l'Université française et les EPST⁷², où se réalise la recherche publique, les sciences de la nature restent hégémoniques et le modèle hypothético-déductif et nomothétique la référence. Face à ce modèle, les sciences humaines (et la géographie) finissent par adopter trois types d'attitude sources de conflits à l'intérieur des disciplines :

- Exiger que toute activité de recherche se conforme au modèle idéal : ce fut la tentation d'une partie des instigateurs de la révolution de la Nouvelle Géographie nomothétique. C'est aussi une tendance d'une certaine géographie *spatialiste* qui se spécialise dans la recherche méthodologique autour des outils de spatialisation des données.
- Rejeter ce modèle idéal : C'est le cas de la géographie culturelle et une partie de la géographie sociale (et bien sûr le courant postmoderne, marginal en France). On revendique une spécificité radicale des sciences sociales qui exige d'avoir son approche et ses méthodes propres et exclusives.
- Construire un pluralisme méthodologique qui concilie le meilleur des deux mondes : c'est l'attitude la plus risquée car on s'expose à un rejet unanime par accusation d'œcuménisme. On nous somme de choisir entre l'approche nomothétique et

⁷¹ Le physicien Alan Sokal a soumis un article parodique truffé de références fausses en physique mais également de citations absconses d'auteurs éminents ayant influencé la mouvance postmoderne (*Transgressing the boundaries : toward a transformative hermeneutics of quantum gravity*. Social Texts #46/47. Spring-summer 1996). L'auteur publie par la suite, en collaboration avec le physicien Jean Bricmont un ouvrage : *Imposture intellectuelle*, où il dénonce les abus des auteurs en sciences sociales qui font référence à la physique dans leurs œuvres. A. Sokal et J. Bricmont vont déclencher une importante polémique qui va diviser la communauté scientifique, en particulier parmi les sciences sociales.

⁷² Établissement Public des Sciences et Techniques.

l'approche idiographique. Cependant, construire un pluralisme méthodologique en géographie revient à chercher comment loger du social lorsqu'on travaille sur du spatial ou comment caler la dimension spatiale lorsqu'on travaille sur du social. La complexité des thèmes que traite la géographie, et le fait qu'en sciences sociales le sujet et l'objet d'étude interagissent de façon permanente, oblige à généraliser une telle approche.

Nous adoptons cette dernière posture car construire un pluralisme méthodologique prend tout son sens si l'on considère que les clivages disciplinaires sont conventionnels et ont été établis après des luttes institutionnelles pour définir les champs disciplinaires. Il ne s'agit pas de remettre en cause ni les disciplines, ni les spécialisations. Le pluralisme méthodologique se construit plutôt dans l'échange, la collaboration et la complémentarité des approches.

2.1.3.3 De l'endogamie à l'exogamie : la marche vers l'interdisciplinarité

L'instauration d'une discipline scientifique se fait en deux mouvements. Il y a d'abord un temps d'institutionnalisation. On cherche sa place, on se confronte à des disciplines concurrentes. Cela se traduit par des conflits de limites, on élève des barrières, on se fabrique son isolat. On se souvient des efforts de l'école de géographie française pour gagner en scientificité et se démarquer de la pesante tutelle de l'histoire. On a exposé aussi la polémique entre les géographes vidaliens et les sociologues durkheimiens. Au-delà des querelles épistémologiques, il s'agissait avant tout de définir son pré-carré, sa chasse gardée. Dans un deuxième temps, lorsque les disciplines se patinent, les disciplines voisines ne se ressentent plus comme concurrentes mais comme complémentaires. On établit des ponts, on monte des programmes pluridisciplinaires, on tente de travailler ensemble. Dans ce contexte, les géographes vont devoir perdre l'habitude de l'endogamie.

Claude Lévi-Strauss (anthropologue et ethnologue), Pierre Gourou (géographe) et Émile Benveniste (linguiste) font figure de précurseurs pluridisciplinaires en s'associant autour de la revue *L'Homme*. Georges Benko (géographe) et Alain Lipietz (économiste) constituent une autre paire pluridisciplinaire célèbre (Benko, Lipietz, 1992, 2000). Il y a aussi des associations de géographes avec des spécialistes de sciences de la nature ou sciences fondamentales, par exemple, les équipes de l'IRD ou celles formées à la maison de la télédétection de Montpellier autour de thématiques fortes, à la manière des départements académiques des

Universités américaines. Les temps difficiles où les géographes avaient la « science timide » semblent révolus.

2.1.4 Épistémè comme exercice d'introspection : la question de la place du social en géographie

2.1.4.1 *Des écoles aux courants : les conditions d'une liberté épistémique*

Le foisonnement de la discipline géographique, la multiplication de ses curiosités, l'éclatement de sa machine à concepts, le fourmillement de ses méthodes, qui contrastent avec le moule de la fabrique uniforme de géographes classiques, témoigne d'une vitalité nouvelle⁷³. Elle inquiète parfois. On trouve les nostalgiques d'un passé révolu, l'âge d'or rêvé d'une discipline monolithique qui équilibrait son côté physique avec son côté humain⁷⁴. D'autres redoutent la multiplication des controverses qui introduisent des forces centrifuges. On craint aussi un éclatement disciplinaire préjudiciable du point de vue du maintien de son institutionnalisation et de sa perte d'influence parmi les sciences sociales car à défaut d'unité, une cohérence disciplinaire demeure indispensable. La situation contemporaine de notre discipline comporte toutefois quelques bonnes nouvelles :

- Il n'existe plus d'école nationale de géographie. C'est la fin définitive d'une époque née des rivalités des puissances européennes et qui ont amené chacune d'entre elles à construire sa géographie au service exclusif d'un projet national.
- Il n'y a plus d'écoles (au pluriel) de géographie. Roger Brunet l'exprime avec un enthousiasme à peine contenu : « Les thèses de doctorat ne se ressemblent plus, le moule des années 50 et 60 est cassé. [...] On respire un air de liberté. Appréciez, vous qui venez de naître au travail de géographe » (Brunet, 1997).

⁷³ Une vitalité qui date déjà en témoigne l'ouvrage collectif de Isnard, Racine et Reymond qui appliquent à leurs propres contributions la diversité des courants de la géographie (Isnard, Racine, Reymond, 1981)

⁷⁴ « La géographie humaine ne doit pas être coupée ni de la géographie physique - la discipline y perdrait, au-delà de son unité, sa raison d'être - ni des diverses sciences humaines auxquelles elle est liée sans dépendre d'aucune d'entre elles » Pierre Merlin, Géographie humaine, 1997, PUF-Fondamental

- Le débat se focalise sur les idées et non plus sur leur porteur. Tout comme les relations entre les disciplines en sciences sociales sont passées d'un mode concurrentiel à un mode collaboratif, les relations internes à la discipline se sont également civilisées. Le temps de la maturité a sans doute apaisé les esprits et les rancœurs⁷⁵. Les divers courants qui irriguent la discipline ont acquis une épaisseur qui autorise un débat plus serein. On peut de nouveau afficher nos faiblesses, être curieux de nos erreurs, confronter nos lacunes respectives.
- On a, semble-t-il, dépassé le « fétichisme de l'espace ». À l'accusation de *spatialisme*, les pionniers de la Nouvelle Géographie et leurs héritiers ont tenté d'y remédier, par l'élargissement du champ de l'analyse spatiale (variation d'échelle, élargissement des curiosités, prise en compte des dimensions comme la perception, le pouvoir, etc.), en s'intéressant aux systèmes et aux acteurs dans leur contexte spatial, ainsi qu'aux conditions de leurs activités (dimensions politique, économique, culturelle), en s'adossant à des théories. Plus généralement, on en est revenu à remettre sous tension les dualismes essentiels de la discipline au bénéfice de la pratique de la géographie : singularité/universalité, nature/culture, idéal/matériel, etc.

Mais la fraîcheur de ce souffle nouveau, le goût de ce vent de liberté, ne s'apprécie à sa juste valeur qu'en se pliant à des contraintes, en assumant des contradictions, et finalement en se fixant des devoirs. Dans le long glissement de la discipline, tout au long du XX^e siècle, d'une « science des lieux » vers une « science des lieux de la société », la question récurrente est comment traiter du social en géographie. Faut-il recourir à une (ou plusieurs) théorie(s) du social en géographie ? Si la réponse est oui, faut-il la définir *a priori*, développer une théorie spatio-sociale ou l'importer depuis une science spécialisée (sociologie, anthropologie) ? Ou bien, faut-il la loger *ad hoc*, et donc chercher l'article en interne parmi les travaux théoriques des géographes ? On peut aussi décréter qu'il n'y a pas besoin de théorie particulière pour

⁷⁵ Signalons le rôle positif du Festival de la Géographie de Saint-Dié des Vosges qui, à mon sens, a beaucoup fait dans la pacification des esprits. C'est autant un lieu de débat, de rencontre de géographes et une vitrine de leurs savoir-faire et de leur production. Le public, composé essentiellement de curieux non-spécialistes, a forgé un succès populaire à la manifestation et les débats tenus sous les projecteurs de la société civile ont pris une tonalité de retenue et d'écoute mutuelle.

appréhender le social puisqu'il est déjà contenu dans le spatial⁷⁶. Les réponses sont aussi intéressantes à extraire d'un ouvrage aux choix assumés comme *Horizons géographiques* (Benko, Stromayer, 2004) que d'un recueil tel l'*Encyclopédie de la géographie* (Bailly, Ferras, Pumain, 1992) dont l'objectivité encyclopédique n'est qu'apparente.

La critique radicale de Jean-Bernard Racine (Racine, 1976) a sans doute contribué à la prise de conscience de l'insuffisance d'une approche uniquement spatialiste. À se contenter de commenter les structures spatiales qui sortent de leurs analyses factorielles, les géographes donnent l'impression qu'ils rendent compte d'un déterminisme spatial et qu'ils acceptent l'ordre social sous-jacent aux disparités et aux inégalités qu'ils mettent à jour. Le discours géographique comporte en effet deux niveaux :

- Un niveau opérationnel, méthodologique, fait d'une démarche et d'un corpus cohérent d'outils qu'on mobilise pour connaître et décrire une réalité sociale.
- Un niveau idéologique, implicite ou explicite, qui fait prendre position sur cette réalité sociale révélée (entériner, dénoncer, etc.).

2.1.4.2 Le social en géographie en théories et en pratiques : les associations et les clivages

On renoncera à l'utopie du recours à une théorie du social *a priori* à l'usage de la géographie. Reste à explorer les possibilités d'une théorie *ad hoc*. Quelques géographes ont réfléchi sur cette question du social au sein d'une théorie géographique. On pense au duo William Bunge⁷⁷ et David Harvey⁷⁸, théoriciens de la géographie nomothétique qui ont lancé par la suite le mouvement de critique radicale de cette même géographie qu'ils ont contribué à établir sans pour cela renoncer au meilleur des acquis méthodologiques de la géographie nomothétique. Même Roger Brunet, cible favorite des contempteurs du « spatialisme », propose une théorie géographique dans laquelle le social occupe une place centrale. Il définit l'espace comme une production sociale sans statut particulier, ni inférieur ni supérieur à celui

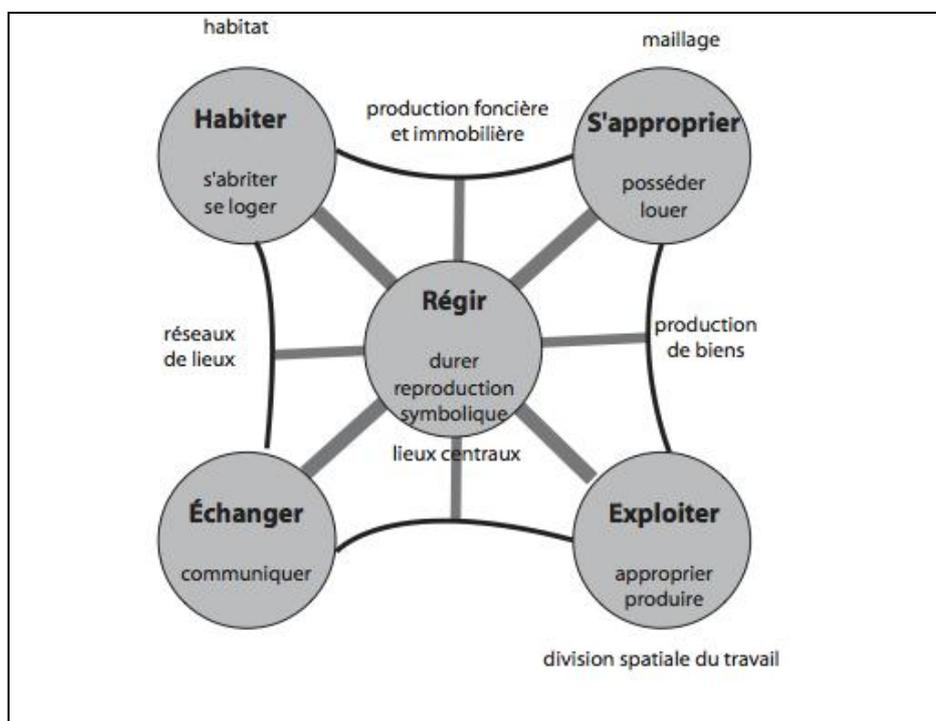
⁷⁶ C'est la position de Roger Brunet qui demande à ce qu'on abandonne une expression comme « socio-spatial » stipulant que « spatial » se suffit à lui-même car il contient le social.

⁷⁷ William Bunge, Fitzgerald : *A geography of a revolution*, 1971.

⁷⁸ David Harvey : *Social justice and the city*, 1973.

des autres productions sociales. Puisque la plupart des productions sociales ont généré des sciences sociales spécifiques pour les étudier, il en conclut que : « *Cette production sociale, comme toutes les autres, appelle et mérite sa science et son spécialiste. C'est la géographie et c'est le géographe* » (Brunet, 2001). L'auteur définit cinq types d'action producteurs d'espace (s'approprier, habiter, exploiter, échanger et régir). Ces actions répondent à des besoins individuels ou collectifs (besoin de sécurité, d'abri, de possession, d'activité, de communication et d'organisation). R. Brunet propose un schéma (figure n° 2.2) qui montre les relations entre ces actions convergeant vers un « régir » central qui vise à pérenniser le système social dans sa dimension spatiale. Enfin, R. Brunet parfait sa théorie en définissant les « producteurs » d'espace, acteurs absents à la fois dans la géographie naturaliste classique et la géographie nomothétique à ses débuts. « *L'espace n'est rien sans ses créateurs, qui sont en même temps ses usagers. Les producteurs de l'espace sont tous des « acteurs sociaux » ; mais leurs pouvoirs sont fort inégaux. Les uns marquent lourdement l'espace, d'autres l'affleurent* ».

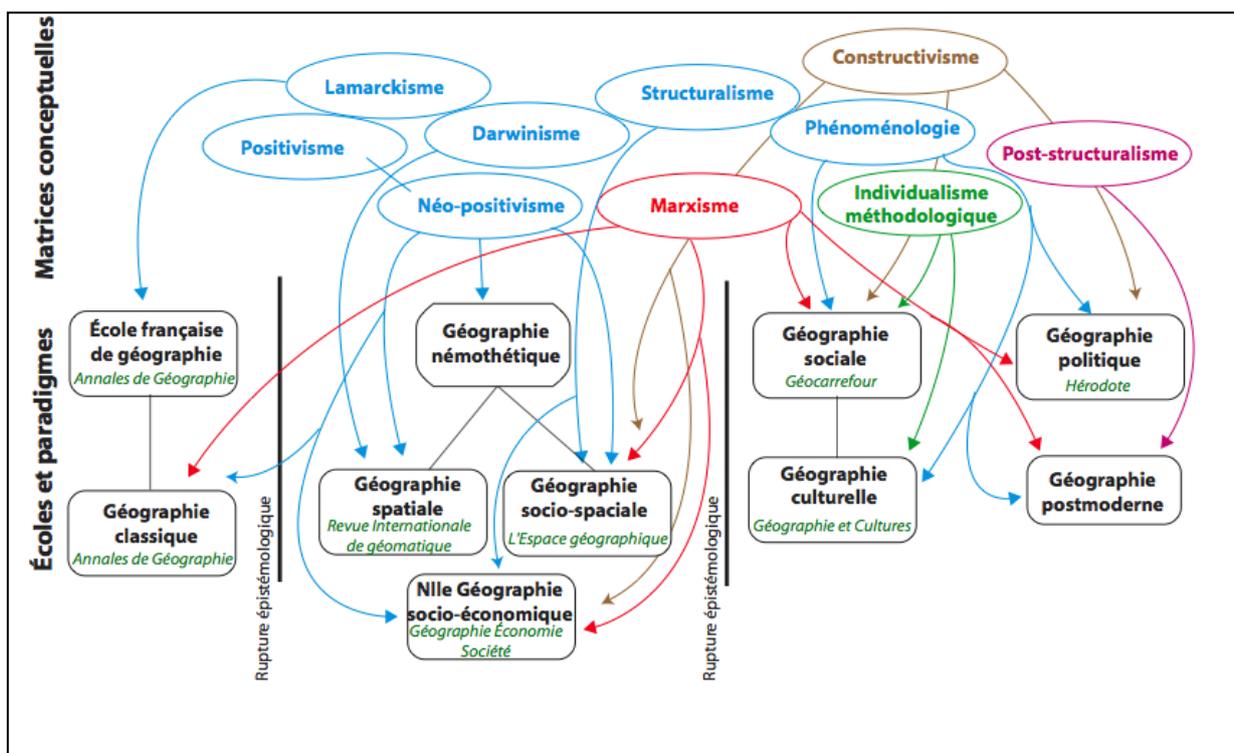
Figure 2.2 : Fondements de la vie sociale et production de l'espace géographique



Sources : Roger Brunet - Le déchiffrement du monde

R. Brunet met en perspective ces acteurs avec l'espace géographique à la fois donné, construit et à construire (ou à transformer) : « *L'espace géographique est organisé, il a ses lois, ses structures et ses règles de transformation. Les lois fondamentales de l'espace géographiques tiennent à la distance et aux espacements : distances par rapport aux centres et aux lieux d'action, espacement des personnes et des activités* ». D'autres géographes ont aussi fait des efforts pour introduire la dimension sociale dans l'espace géographique. Pour apprécier les contributions, il s'avère à présent utile de brosser un tableau des différentes façons dont le social s'est niché dans les théories géographiques (ou s'est absenté), c'est-à-dire chercher en quoi les grandes matrices conceptuelles des sciences sociales ont influencé les géographes dans leur pratique et leur conception de l'espace géographique. La figure n° 2.3 expose une proposition de classification des pratiques des géographes sous forme de « courants » et les matrices conceptuelles communes aux sciences sociales qui les ont influencés.

Figure n° 2.3 : Influence des matrices conceptuelles sur les courants de la géographie française



Sources : élaboration personnelle

Ces matrices conceptuelles se partagent en deux niveaux : les systèmes ou attitudes philosophiques comme le positivisme, le positivisme logique ou la phénoménologie et des courants de pensée en sciences sociales comme le structuralisme, le marxisme ou l'individualisme méthodologique. Le lamarckisme et le darwinisme n'apportent pas directement de théorie sociale mais leur influence respectivement sur la géographie vidalienne et une certaine géographie spatiale justifie leur présence.

Le néo-positivisme est à l'origine de la *géographie nomothétique*. Celle-ci se scinde en *géographie spatiale* (exemple de revue ou elle s'exprime : Revue Internationale de Géomatique) et *géographie socio-spatiale* qui subit l'influence conjuguée du structuralisme et du marxisme (exemple de revue : Espace Géographique). Dans cette zone d'influence, on rajoutera la *Nouvelle Géographie Économique* qui vient de la mouvance de l'Économie spatiale et de la Science Régionale (exemple de revue : Géographie, Économie, Société).

La phénoménologie et à une moindre mesure l'individualisme méthodologique (Boudon, 2009) portent leur influence sur la *géographie sociale* et la *géographie culturelle*. Le marxisme en superposant son influence à la géographie sociale créera le courant de *géographie politique* (exemple de revue : Hérodote).

La géographie postmoderne ne se reconnaît aucune influence de la part des grandes matrices conceptuelles des sciences sociales occidentales (Besse, 2004). Toutefois, les transfuges comme David Harvey et ses thèmes de prédilection ainsi qu'une posture résolument subversive (relativisme de la connaissance et de la science, demande de contextualisation du discours scientifique, reconnaissance du discours des dominés, etc.) trahit une influence marxiste. Toutefois, cette influence reste marginale. Ce qui caractérise l'attelage hétéroclite qu'est le post-modernisme est l'opportunisme épistémologique et la volonté de se situer hors de toute influence des matrices conceptuelles.

Le marxisme a donc joué un rôle de premier plan dans la relation de la géographie avec le social (Pailhé, 2003, Van Beuningen C., 1979). Il n'a pas créé de courant particulier mais a irrigué un large éventail de courants. Il a ainsi pénétré le courant néo-classique au tournant des années 50, influence idéologique faite de posture politique et non dans la pratique. Un des

représentants parmi les plus représentatifs est Pierre George⁷⁹. Les critiques de ce courant se sont avérées bénéfiques puisqu'une partie des géographes nomothétistes ont intégré l'héritage marxiste dans leur pratique. Son intégration dans la géographie est au contraire plus d'ordre conceptuel et méthodologique qu'idéologique. On peut parler d'une filière méridionale de géographes marxistes (Raymond Dugrand, Roger Brunet et Franck Auriac) plus intéressés par l'outil de connaissance de la société que représente l'approche marxienne que par l'orthodoxie marxiste. Enfin, le marxisme a aussi essaimé comme source de théorie du social sur une partie du courant de la géographie sociale à travers le traitement des thèmes des inégalités sociales, « [...] *la compétition, la distinction, les luttes sociales et leurs effets spatiaux : exclusion, ségrégation, relégation, marginalisation, polarisations diverses, etc.* » (Di Meo, Buléon, 2005 : 9).

L'influence grandissante du marxisme dans la géographie comme source de théorie du social a suscité une proposition alternative de Paul Claval, une géographie sociale plus globale et moins économiste, qui mettrait les comportements et les représentations au centre de la démarche (Claval, 1973, 1977). Avec la contribution d'Armand Frémont et un groupe de géographes sociaux (Frémont, 1976 ; Frémont, Hérin, Chevalier, Renard, 1984) la géographie sociale complète son offre théorique en se référant explicitement à la phénoménologie par la primauté de l'individu dans sa dimension existentielle par rapport à l'approche économique. L'effort théorique consentie par ces derniers les constituent en référents, sorte de pères fondateurs de la géographie sociale avant de se voir renier par une partie des géographes sociaux, sous l'influence de la géographie postmoderne, parce qu'ils avaient publié des *Atlas des inégalités*. Il faudra attendre deux décennies avant qu'un nouvel effort théorique et conceptuel d'envergure ne structure de nouveau la géographie sociale, relançant l'intérêt pour l'exploration du couple spatial/social. Avec la proposition théorique de Guy Di Meo et Pascal Buléon (2005), l'influence du marxisme, que Paul Claval a tenté d'évacuer (Claval, 1977), se fait de nouveau sentir, au sein même de la construction théorique. Mais cette influence est le moindre des éléments constitutif d'une proposition théorique qui met en perspective

⁷⁹ En publiant *Sociologie et Géographie*, Pierre Georges cantonne la discipline géographique à l'étude des conditions naturelles et la subordonne à la sociologie qui s'occupe du reste. Une posture qui n'est pas sans rappeler la position des géographes vidaliens face aux sociologues durkheimiens.

morphologie spatiale, temporalité et acteurs et intéresse donc directement cette thèse. Cette proposition, plutôt riche et ambitieuse a été préparé par plusieurs publication de G. Di Meo (1991 : *L'Homme, la société, l'espace*, défend la méthode dialectique et présente les acteurs endogènes, exogènes et transitionnels ; 1998 : *Géographie sociale et territoire*, propose déjà une typologie de l'espace avant de faire du territoire, l'objet de son ouvrage). Elle tente de concilier les influences conjuguées, *a priori* inconciliable, de la phénoménologie et du structuralisme. Elle met conceptuellement en tension l'individu, la société et l'espace. Elle se décline dans les concepts fondamentaux de *formation socio-spatiale* (présentée comme outil d'analyse et comme résultat de cette analyse) et *combinaison socio-spatiale*. Pour dresser un parallèle fondé sur l'idée de pérennisation des structures spatiales, la formation socio-spatiale est au chorème structurel ce que la combinaison socio-spatiale est au chorème conjoncturel. Les uns sont constitués dans l'épaisseur historique des différentes couches du vécu des sociétés et des espaces, les autres résultent de processus plutôt récents et dont la pérennisation n'est pas assurée. Toutefois, en dépit de l'intérêt théorique et méthodologique de la proposition de Di Meo-Buléon, quelques restrictions empêchent son adoption dans le cadre de cette thèse : la typologie des acteurs, qui semble exclure les acteurs institutionnels comme l'État (est-il un acteur endogène, exogène, transitionnel ?), l'acteur individuel quelque peu surévalué dans sa liberté, ses capacités à imprimer sur l'espace la complexité de sa propre territorialité. Nous savons, avec R. Brunet, que les individus-acteurs sont inégaux face à l'espace : si quelques-uns ont les moyens politiques et socio-économiques de labourer lourdement l'espace de leur empreinte, d'autres doivent s'unir pour espérer faire autre chose que de l'affleurer.

La figure 2.3 expose les principales matrices conceptuelles qui ont influencé les courants de la géographie française, les systèmes d'affinités et d'opposition entre ces courants en fonction de ces matrices et les tentatives de conciliation des approches qui semblaient *a priori* inconciliable. Dans : *Les acteurs, ces oubliés du territoire*, Gumachian et al. (2003) proposent quatre théories ou approches à base de ces matrices conceptuelles pour l'ensemble des sciences sociales : les *approches holistiques*, où l'acteur est un sujet historique qui lutte pour le contrôle social de son groupe d'appartenance des orientations socio-spatiales de son territoire (position de Roger Brunet, par exemple), s'oppose à *l'individualisme méthodologique*, où le sujet est un acteur rationnel (position de Raymond Boudon) ; le *constructivisme structuraliste*, où l'acteur est guidé par des *habitus* (position de Pierre

Bourdieu), s'oppose au *constructivisme interactionniste* où l'acteur dispose de liberté, de personnalité et pluralité dans ses choix (position de Guy Di Meo).

On ne saurait clore ce panorama de la géographie, plutôt française, sans parler du plus français des auteurs sud-américains, en l'occurrence Milton Santos. Sa personnalité, ses choix philosophiques, scientifiques et politiques, son apport théorique à la discipline, hors des courants et des modes, sont autant de traits qui méritent qu'on s'arrête sur la teneur de son apport. Milton Santos est classé parmi les géographes radicaux, mais sa radicalité est plus visionnaire que militante, même si elle a pu parfois s'exprimer crûment comme lorsqu'il présente la *compétitivité* comme une nouvelle idéologie qui a remplacé celle du *développement* qui elle-même a supplanté celle du *progrès* : « *L'action hégémonique, elle, a pour base la compétitivité, qui se présente déjà avec « son évangile, ses évangélistes et son Église ».* C'est ainsi qu'une nouvelle bible, le *World Competitiveness Index [...] retient 130 critères pour mesurer la compétitivité des entreprises et de leur environnement [...]. Quant aux villes internationales, elles commencent aussi à être classées en fonction de leurs capacités à rivaliser entre elles, c'est à dire à attirer les activités jugées les plus intéressantes par les entrepreneurs les plus agressifs* » (Santos, 1993). Cherchant à identifier la nature de l'espace (Santos, 1997), M. Santos souhaite contribuer à la théorie sociale critique, comme l'avait tenté aussi Adorno et Horkheimer en leur temps, par la géographie en plaçant l'espace au centre de la contribution. Pour M. Santos, historicité et spatialité doivent constituer un couple absolument indissociable (Santos 1972, 1997). L'espace ne peut se comprendre ni s'interpréter sans l'épaisseur de l'histoire qui l'a constitué. L'auteur ambitionne aussi de mettre sur le même plan espace d'objets et espace d'actions, afin d'insuffler une dynamique dans l'analyse spatiale. Le fait d'analyser l'espace à travers la diffusion de ce que l'auteur appelle l'action hégémonique l'oblige à définir l'ultime période de l'histoire du monde comme déterminée par un milieu technico-scientifique-informationnel propice à cette diffusion. S'il s'avère indispensable d'étudier la verticalité de cette action hégémonique et l'horizontalité des espaces qui en subissent les conséquences, il n'en est pas moins impératif de considérer l'espace dans sa dimension ontologique et plus particulièrement de s'intéresser à cette « espace au quotidien » où se forment les résistances à l'action hégémonique, faites d'alternatives à l'universalisme idéologique qui l'accompagne. Ce qui frappe dans l'œuvre de M. Santos, c'est qu'on ne décèle ni optimisme, ni pessimisme dans sa description des enjeux de l'espace. Le rouleau compresseur technico-idéologique du capitalisme mondialisé est bien

identifié et son efficence tisse un horizon présenté comme indépassable par ses chantres qui en viennent à décréter la fin de l'Histoire. Mais la créativité du local, du territoire, des lieux qui le composent, de cet espace au quotidien, selon l'expression de M. Santos, offre une infinité de possibles et de devenirs. L'avenir de l'espace reste donc ouvert. Beaucoup d'événements politiques et sociaux récents, en particulier, ceux intervenus en Bolivie illustrent la position de Milton Santos contre les leures des forces sociaux-économiques qu'il met à jour.

Finalement, ce qui apparaît dans l'analyse des courants de la géographie contemporaine, c'est que les matrices conceptuelles apparaissent bien moins discriminantes qu'on pourrait le penser. Il y a certes un clivage entre des groupes néo-positivisme, structuralisme et marxisme se côtoient assez bien et s'opposent au couple phénoménologie et individualisme méthodologique. Mais la matrice marxienne transcende ce clivage et il s'avère qu'elle n'est pas entièrement incompatible avec la matrice phénoménologique. La tentative de synthèse assez convaincante de G. Di Meo et P. Buléon de leur géographie sociale en mettant en perspective structuralisme et phénoménologie, influences sociales et prégnance du vécu individuel, dans la structuration des espaces et des territoires, montrent que canaux qui relient les matrices conceptuelles et les courants de la géographie ne sont pas parfaitement étanches. Ce qui en revanche s'avère bien plus discriminant, ce sont des approches et des pratiques géographiques (nomothétique ou idiographique ; quantitatif ou qualitatif). Les conflits qui secouent la discipline se focalisent d'ailleurs sur ces aspects triviaux alors que les influences des matrices conceptuelles devraient susciter des débats bien plus passionnants.

Ce rapide panorama de la discipline montre les clivages et les affinités des courants d'une géographie qui a retrouvé une dynamique. Ce n'est pas un cadre figé car la dynamique qui l'anime arrive par le haut, d'où se déversent les influences des matrices conceptuelles. C'est là où réside une partie de cette liberté épistémique contemporaine dont parlait Roger Brunet.

L'approche adoptée dans cette thèse se situe dans le courant que j'ai intitulé *géographie socio-spatiale*. Plutôt celui incarné par Roger Brunet, *son fondement de la vie sociale et de la production de l'espace*, et moins le courant atypique représenté par Gui Di Meo et Pascal Buléon avec leurs *formations et combinaisons socio-spatiales*. Le sujet que je me propose de traiter tient sa complexité dans la variété des éléments qui entrent dans le système à explorer et qui couvrent les domaines de l'environnement, de l'économie, de la ville et de la politique.

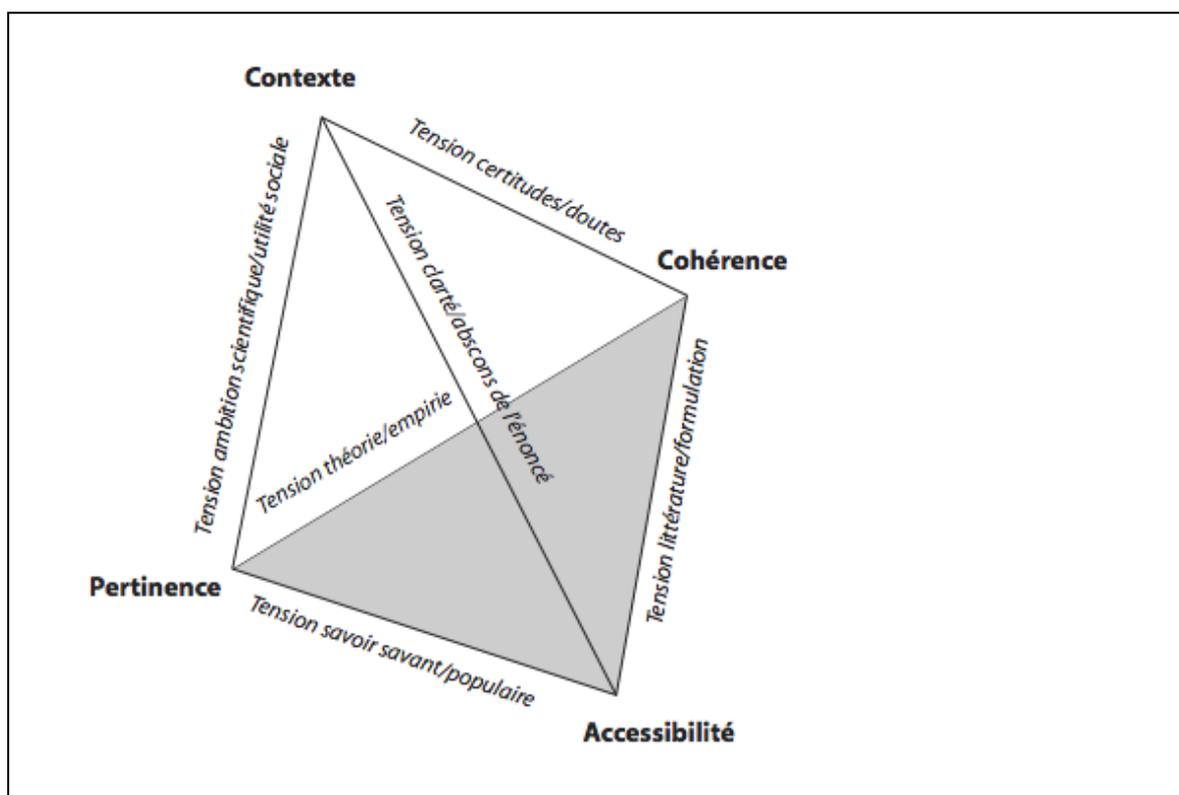
Il faudra sans doute aller chercher quelques briques théoriques ailleurs, par exemple le domaine politique, et essayer de les intégrer au mieux dans notre édifice théorique et méthodologique. La question sera sans doute de trouver l'articulation optimale entre le spatial et le social. On ne peut présager des résultats de cette extension du domaine théorique rendue nécessaire pour traiter ce sujet. C'est seulement à la fin de ce parcours qu'on découvrira la nature des ajouts : simples emprunts ou proposition d'un nouvel édifice théorique. Cela reste dans les limites d'une ambition raisonnable. On s'aidera de quelques principes qui dérivent de tensions :

- Tension qui traverse la discipline géographique, entre singularité et universalité, et qu'on rétablira pour les besoins de la cause.
- Tension psychologique personnelle entre une propension au pragmatisme et une propension à l'idéalisme.
- Tension entre le spatial et le social.

Enfin, on dispose de « *repères pour l'action scientifique* » que nous propose Jacques Lévy (1999) et qui se résument aussi à une triple tension entre trois pôles (figure n° 2.4). Le pôle de la *cohérence* est lié à la formulation de notre objet ; le pôle de la *pertinence* renvoie à l'adéquation avec la réalité qu'on cherche à percer ; le pôle de *l'accessibilité* concerne l'intelligibilité du discours et sa réception/évaluation dans un cadre culturel précis. Chaque pôle est mis en tension avec un autre équilibre des tendances opposées et permet d'éviter les écueils (excès d'empirisme, ou d'abstraction, ou d'ésotérisme, ou de sens commun). Pour que ce schéma, déjà bien utile tel quel, puisse s'adapter à ma propre démarche, je lui ai adjoint le pôle du *contexte* qui chapeaute le tout en un trièdre. Le contexte signifie conscience du lieu symbolique de réflexion et du discours, et aussi du lieu objet de réflexion et de destination du discours. Le contexte ne renvoie pas à un relativisme radical tel que le prônent les tenants du postmodernisme. Il souligne plutôt un scepticisme modéré, un souci d'être en éveil face à la construction théorique et aux manifestations de la réalité. Avec la mise en tension du *contexte* et de la *pertinence*, on ajuste le projet entre son *ambition scientifique* et son *utilité sociale*, tandis que la mise en tension entre *contexte* et *cohérence* met en équilibre nos *certitudes* scientifiques et nos *doutes*. Enfin, le *contexte* mis en relation avec *l'accessibilité* nous soumet à une tension dans la formulation de nos énoncés et nous oblige à chercher l'équilibre entre leur caractère abscons et leur intelligibilité. Peut-être apporte-t-elle une certaine lucidité tout

au long du processus ; lucidité sur le domaine d'intelligibilité (on voudrait s'adresser, outre à notre communauté disciplinaire, à ceux qui nous ont fait don de leur temps et de leur confiance) ; lucidité sur le milieu dans lequel nous travaillons, lucidité sur nos motivations, nos lacunes, nos limites. Le contexte est finalement une sorte de mise en vigilance globale et non pas uniquement scientifique. Il n'est sans doute pas indispensable au travail scientifique tel qu'on le conçoit, du moins dans la sphère baignée d'influence néo-positiviste. Mais il n'est pas possible de l'évacuer car cela nous ferait manquer l'essentiel, ni de le laisser s'épanouir, car cela nous mènerait au relativisme radical, à l'impuissance peut-être à une certaine forme de désespoir.

Figure n° 2.4 : Pôles et tensions de la démarche scientifique



Sources : Jacques Lévy : Le tournant géographique (complété par l'auteur)

2.2 Mots et sens en géographie

2.2.1 Des mots et des sens : vocabulaire de l'espace

Pour terminer ce tour d'horizon épistémologique, je souhaite revenir brièvement aux sources grecques de la géographie. Les deux projets originaux des Grecs au sujet de la terre étaient d'une part, d'en prendre sa mesure, de donner un ordre de grandeur à sa rotondité et d'autre part, de décrire sa superficie, sa nature physique, les peuples qui l'occupent et les relations de ces peuples entretiennent entre eux et avec leur environnement et de chercher une clef pour ajuster notre *être au monde*. Ce projet de plaquer un système de mesure pour à la fois maîtriser la rotondité du globe terrestre et situer exactement tout objet à sa superficie a pris du temps, jusqu'à l'invention du chronomètre de marine au XVIII^e siècle. Le projet de décrire, faire l'inventaire des ressources et des peuples, fut aussi couronné de succès. Strabon, en nous offrant sa *Géographie*, a fait aussi acte de fondation de notre discipline, même si lui-même a souhaité offrir cette paternité à Homère dont il fait l'éloge dès les premiers chapitres de son ouvrage (Tardieu, 1867). La langue grecque ne possède pas la concision du latin, mais elle offre un important potentiel sémantique pour accompagner l'imaginaire des hommes. L'historien Polybe⁸⁰ utilise le mot *chorographie* (χωρογραφία) pour désigner ses activités de description des théâtres de son œuvre historique. En quelque sorte, en bon historien, il se servait de la *chorographie* pour planter le décor de ses fresques historiques. Strabon⁸¹, de son côté, use aussi volontiers du terme *chorographie* pour désigner ses activités de géographe. Dans ses textes apparaît le verbe *chorographier* (χωρογραφέω) qui renvoie à l'art de décrire les territoires. L'auteur se désigne même à l'occasion comme *chorographe* (χωρογραφος). Polybe l'historien a mis son talent au service de la République impériale romaine⁸² tandis que

⁸⁰ Polybe de Mégalopolis, historien, II^e siècle av. J.C. [éd. de Schweighauser, 1789-95 ; de FR. Hultsch, 1867-71] in : Bailly, 1950, Dictionnaire Grec-Français, Librairie Hachette, Paris.

⁸¹ Strabon d'Apamée, géographe, I^{er} siècle av. J.C. – I^{er} siècle ap. J.C., [éd. de G. Kramer, 1844-52 et de F. Dübner et C. Müller, 1853-57, Didot] in : Bailly, 1950, Dictionnaire Grec-Français, Librairie Hachette, Paris.

⁸² Fustel De Coulanges (1858) dans sa thèse *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains*, explique que Polybe, versé dans l'art militaire a épousé la cause romaine après avoir séjourné à Rome comme otage de la Ligue Achéenne. Selon lui, les Grecs, épris de liberté, sont incapables de s'organiser et de dépasser leurs conflits internes dans les cités et entre les régimes municipaux, engendrant luttes, haines et corruption. « Il [Polybe] renonça à l'indépendance, d'abord par peur de la démocratie, ensuite par admiration pour Rome. Sans trahison

Strabon, passé à la postérité comme géographe⁸³, sans charge officielle, travaillait aussi dans le cadre de l'Empire romain. Pragmatique, il estimait que son travail pouvait rendre service au prince comme au citoyen : « *Enfin, la variété d'applications dont est susceptible la géographie, qui peut servir à la fois aux besoins des peuples et aux intérêts des chefs [...]* ». Qu'avons-nous conservé du double héritage de la géographie grecque symbolisée par les apports respectifs d'Ératosthène et de Strabon ? Cet héritage apparaît quelque peu tronqué comme s'est amputé le champ sémantique grec conservé par la géographie moderne et contemporaine. Ainsi *topos* a servi à forger des notions qui renvoient plutôt à la tangibilité et à la mesure (toponymie, topographie, topométrie, etc.). En revanche, *chôra*, qui a ouvert un autre champ sémantique pour les Grecs de l'époque hellénistique n'a pas été exploité en géographie moderne et contemporaine. Nous ne nous arrêtons pas ici sur les hautes considérations des penseurs contemporains comme Augustin Berque ou Jacques Derrida qui ont émis des propositions sophistiquées à partir du concept de *chôra* (ou *khôra*). Plus trivialement, nous constatons son absence dans l'élaboration de notions ou de concepts rattachés à l'espace. Les géographes puisent dans la langue latine le potentiel sémantique (*locus, territorium, regio, extendere*) pour désigner l'espace qui implique sa relation avec les hommes et des choses. Ce choix de la concision latine plutôt que l'expressivité de la langue grecque n'est sans doute pas anodin pour une discipline qui très tôt a revendiqué sa nature scientifique.

Ce choix privilégié de la langue latine fait, il faut suivre à présent le destin conceptuel des mots qui structurent le discours géographique. D'abord les concepts fondamentaux : que signifient *espace, territoire, lieu* ? Quel est leur parcours épistémologique respectif ? Quels liens entretiennent-ils entre eux ? Les relations conceptuelles espace/territoire/lieu ont évolué au gré des paradigmes qui ont structuré historiquement la discipline. Il ne s'agit pas, dans les lignes qui suivent de présenter une impossible revue exhaustive des auteurs qui ont dit des

et sans intérêt personnel, il crut que la conquête romaine était la seule ressource et la seule espérance pour son pays. Il la vit avec joie s'accomplir, il en félicita la Grèce, et écrivit un livre pour la glorifier ».

⁸³ Strabon fut autant historien que géographe puisqu'il a poursuivi l'œuvre de Polybe en écrivant une histoire en 43 volumes entièrement perdue. En revanche, les 17 volumes de sa géographie nous sont parvenus et c'est donc le Strabon géographe qui est passé à la postérité.

choses sérieuses sur les concepts fondamentaux de la géographie. Le plus important est d'identifier les étapes de l'évolution de ces concepts, leur illustration, forcément subjective, traduit déjà l'orientation épistémologique exprimée dans cette thèse.

Paradoxalement, l'espace n'est devenu l'un des concepts centraux de la géographie que très récemment, au mieux, à partir des années 50. Il n'apparaît dans les dictionnaires de géographie qu'à partir des années 90⁸⁴. S'il n'était pas absent du vocabulaire des géographes des époques préclassique et classique, on lui préférerait alors les termes de *milieu*, *région*, *paysage*. À partir des années 50, son utilisation se répand mais est loin de faire l'unanimité. Il concerne essentiellement trois approches : les *courants spatialistes* dérivés de la géographie nomothétique ainsi que l'approche systémique, les *courants radicaux* autour du paradigme de la *production de l'espace* et les *courants humanistes* autour du concept d'*espace vécu*.

L'approche nomothétique et spatialiste de la géographie relie volontiers l'espace à sa dimension géométrique, en témoigne la plupart des 8 acceptions trouvés dans *Les mots de la géographie* (1992, 1993) et les mots associés : intervalle, séparation, espacement, place, étendue. Au contraire, l'approche humaniste insiste sur la dimension ontologique et perceptive de l'expérience humaine de l'espace (Fremont, 2009, 1976).

Dans l'approche radicale de la géographie, l'espace est fortement lié à la dimension économique de l'activité des hommes. L'espace devient un produit social, voire une marchandise dont la valeur est fixée par le jeu classique du capitalisme qui engendre un processus de valorisation et de dévalorisation de toute marchandise. Nous avons vu que la notion d'espace est plutôt dense chez Milton Santos, très éloigné de l'espace support neutre de la *Nouvelle Géographie* : « [...] *l'espace résulte de l'inséparabilité entre système d'objets et système d'actions [...]* » (Santos, 1997 : 70). Plus loin : « *Le paysage est l'ensemble des formes qui [...] expriment ce qui restent des relations qui se sont succédés dans un lieu donné entre l'homme et la nature. L'espace, ce sont ces formes plus la vie qui les animent* » (Santos, 1997 : 72). L'espace santosien est donc complexe, « hybride » et se passe volontiers du

⁸⁴ Le dictionnaire critique « les mots de la géographie » (1992) qualifie l'espace de « mot vital pour la géographie », tandis que le dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés (2003) reconnaît que « l'espace est un concept ardu ».

territoire pour se connecter directement avec le *lieu*, bout d'espace au quotidien qui contient le vécu et sa créativité et avec le *paysage*, construit d'éléments morphologiques qui traduit l'histoire de l'activité des hommes sur l'espace. Avec Roger Brunet, l'espace devient géographique, une production humaine pour satisfaire les besoins fondamentaux des hommes en sociétés : habiter, s'approprier, échanger, exploiter et régir. Ce faisant, l'Homme « territorialise » l'espace. R. Brunet associe donc l'espace au territoire (et non au lieu ou au paysage comme M. Santos). D'ailleurs, avec l'irruption du sujet et de l'acteur au centre de la réflexion épistémologique des courants radicaux et humanistes de la géographie, le territoire va prendre une importance inégalée dans l'histoire de la discipline, au détriment de l'espace produit des radicaux et de l'espace vécu des humanistes. Vue sa place privilégiée dans le cadre de cette thèse, le concept de territoire aura droit à un développement spécifique au chapitre 5 : Les acteurs localisés et en mouvement.

Par ailleurs, le développement récent de la géographie met en exergue du vocabulaire lié à l'espace et la notion d'ensemble comme : distance (associé à métrique), proximité et proxémique qui qualifient les relations spatiales entre les objets géographiques entre eux ; organisation

2.2.2 Des mots et du sens : comment peut-on être géographe ?

Laissons Strabon exposer son projet : « La géographie, que nous nous proposons d'étudier dans le présent ouvrage, nous paraît être autant qu'aucune autre science du domaine du philosophe ; [...] et qui tend à nous faire mieux connaître le ciel d'abord, puis toutes les richesses de la terre et des mers, aussi bien les animaux que les plantes, les fruits, et les autres productions propres à chaque contrée, cette variété, disons-nous, implique encore chez le géographe ce même esprit philosophique, habituer à méditer sur le grand art de vivre et d'être heureux ». La proposition de Strabon appelle une précision. Même si nous nous en tenons à la pratique des Grecs anciens, la philosophie est un domaine fort complexe qui renvoie à un type d'activité intellectuelle spécifique qui tente d'organiser rationnellement et spéculativement un savoir. Cette activité se décline en pratiques complémentaires. L'une d'elles relève de l'ontologie, une méditation rationnelle ou une spéculation métaphysique sur l'essence et l'être qui aboutissent souvent à des propositions qui définissent un système descriptif du monde ou de l'Univers. Une autre, plus pratique s'occupe de l'aspect moral et utilitaire de la philosophie en cherchant une manière d'être au monde. La géographie de Strabon renvoie sans doute aux

deux aspects de la philosophie de son époque (organisation d'un savoir et application pratique du savoir) mais insiste sur le second : « mieux connaître » qui n'a de sens que si cela nous aide dans l'« art de vivre et d'être heureux ». Cette double proposition de chorographier/philosopher et mesurer la terre est raisonnable et pourrait constituer une base de réflexion disciplinaire ; Strabon et Ératosthène symbolisent les deux facettes de notre héritage grec. Peut-être faut-il s'y référer pour progresser dans la recherche d'une cohérence disciplinaire en conservant cette richesse dans la diversité des courants de la géographie et introduire mieux (plutôt que plus) de social dans notre approche spatiale et mieux de spatial dans notre approche sociale. Il se pourrait qu'on puisse enfin se sentir à l'aise dans notre identité disciplinaire et répondre avec sérénité à cette sempiternelle question : comment peut-on être géographe ?

2.3 Conclusion du chapitre

Ces quelques points résumés nous serviront de points de repère pour la suite de cette thèse :

- La géographie est une science vieille de 2500 ans et a connu, lors de sa longue histoire, une double migration des sciences physiques vers les sciences de la nature et des sciences de la nature vers les sciences sociales.
- L'institutionnalisation de la géographie au XIX^e siècle vers une *science des lieux* et son refus de participer aux débats scientifiques ont failli lui être fatal.
- Les écluses institutionnelles de la discipline n'ont pas tenu et elle a été traversée par l'influence de la philosophie des sciences, des méthodes des autres disciplines et des grandes matrices conceptuelles qui traversent l'histoire de la science occidentale et qui irriguent ses courants.
- D'un handicap à cause des incertitudes sur son objet, elle en a fait un atout et la discipline affiche un foisonnement de courants à l'aise dans leur approche, leurs curiosités, leurs méthodes.
- À ce stade de son évolution, la géographie nécessite une théorie du social adaptée à la dimension spatiale, c'est-à-dire à cette production spécifique des sociétés qu'est l'espace. L'approche marxienne reste pertinente en dépit des idéologies marxistes qui, tout au long du XX^e siècle, ont entaché les outils de connaissance de la société laissés

par Karl Marx. L'autre approche susceptible de fournir à la géographie une théorie du social *ad hoc* est l'individualisme méthodologique.

- Foisonnement ne signifie pas œcuménisme. Cette thèse est encadrée par la modélisation systémique, nourrie par l'analyse des acteurs-créateurs de l'espace et des territoires et par l'analyse morphologique des productions spatiales. Elle puisera en priorité dans l'approche marxienne les besoins théoriques pour aborder la dimension sociale de l'espace. En ce sens, elle subit l'influence des idées de Milton Santos, d'Immanuel Wallerstein. Elle est imprégnée de la démarche des géographes comme David Harvey et William Bunge, qui après avoir théorisée les bases de la *New Geography*, en ont fait une critique radicale pour son oubli des acteurs dans l'espace géographique, oubli qu'ils ont eux-mêmes contribué à combler. Elle professe une dette envers Roger Brunet pour sa façon de mettre en perspective espace et territoire d'un côté, territoire et acteur de l'autre, et d'avoir proposé des outils et des méthodes, qu'il a présenté lui-même comme perfectibles, pour explorer ces perspectives. La place modeste réservée à l'approche originale du groupe de *l'urban dynamics* à la française (autour de Denise Pumain) est due à l'ampleur du sujet traité ici. Il en est de même des propositions d'une personnalité comme Guy Di Meo, très ajusté au sujet, mais qui pour des raisons inverses n'offrent pas l'éventail méthodologique dont j'avais besoin. Le retour aux sources des auteurs fondamentaux de l'approche systémique et d'autres approches modélisatrices comme la chorématique n'est pas un retour en arrière épistémologique. C'est une démarche qui permet de poser des bases solides pour revenir avec prudence aux avancées les plus contemporaines de la géographie. Par ailleurs, cette thèse démontre qu'il est donc possible de faire de la géographie dans la zone intertropicale sans adopter le point de vue idiographique de la géographie tropicale.